

BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature; d'Éducation; etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAÎTRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME LII

JUILLET A DÉCEMBRE 1875

PARIS

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE

RUE DE SÈVRES, 34.

—
1875



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

PARIS.—IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

« autres. Heureuses les mères qui ont une de ces fleurs printanières
« à offrir à Dieu (p. 439) ! »

Et maintenant, il nous reste le regret de n'avoir pas su imprégner notre analyse trop rapide du charme qui déborde de ces pages faciles, gracieuses et profondes dans leur simplicité. Mais il nous reste aussi à établir une distinction dont il a fallu, dès nos premières lignes, faire pressentir quelque chose. Pour notre propre compte, nous apprécions on ne peut plus ces ravissantes bluettes. Mais pour les enfants, nous doutons beaucoup que ce soit là une lecture salutaire. Toutes ces morts d'enfants, toutes ces apparitions nous semblent de nature à imprimer à leurs jeunes âmes une terreur dangereuse, malade pour plusieurs, fâcheuse pour tous. Certes, nous sommes d'avis qu'il faut donner au surnaturel sa grande et légitime place dans l'éducation. Mais les gracieuses efflorescences ne sauraient venir avant les racines ; les clochetons de dentelle, élancés dans l'air, avant les fondations. *D'abord*, l'enseignement solide, sérieux, orthodoxe, des vérités surnaturelles ; *ensuite*, la poésie du surnaturel, mais seulement *ensuite*, et lorsque la confusion ne sera plus possible entre la vérité et la fiction.

DOMINIQUE MONTEULÉ.

10. DISCOURS DE NOTRE TRÈS-SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX, adressés, dans le palais du Vatican, aux fidèles de Rome et du monde catholique, depuis le commencement de sa captivité, recueillis et publiés pour la première fois par le R. P. D. PASQUALE DE FRANCISCIS, *dei pii operarii* (seule traduction française authentique et autorisée par Sa Sainteté). — Tome I, in-8° de 510 pages plus un portrait (1875), chez Adrien Le Clerc et Cie ; — prix : 6 fr. (L'ouvrage aura 3 volumes.)

Cette publication, longtemps désirée, a produit sur notre cœur de catholiques l'impression douce et profonde que laissent aux enfants bien nés les suprêmes exhortations d'un vieux père, sacré par l'âge, par l'expérience, par l'amour. C'est trop peu dire encore, puisque ce père auguste est le vicaire de Jésus-Christ, couronné d'infailibilité, portant, jointe à la croix du pontife, la palme du martyr, tout rayonnant de force et de vie jusque sous la pierre de ce tombeau que gardent les soldats de la révolution : *Inter mortuos liber*. Nous nous sentions heureux et fortifiés de trouver enfin dans ce livre, sous la garantie d'une irrécusable authenticité, une parole dont nous avons tous si grand besoin en ces jours de « vérité diminuée ».

Nul souverain-pontife ne se trouva jamais en présence d'un plus

formidable ensemble de persécutions et d'erreurs. D'autres ont connu peut-être de plus grands désastres politiques; aucun ne s'est vu en face d'un désordre moral plus universel, et humainement plus irremédiable : nul n'a donc rencontré plus souvent l'occasion d'affirmer la vérité contestée et de dénoncer l'iniquité triomphante. Cette occasion, jamais Pie IX ne l'a vue passer sans la saisir; et voilà pourquoi ses actes pontificaux forment un prodigieux faisceau de lumière. Depuis que la révolution, profitant de « son heure, » a changé la demeure pontificale en prison, à défaut de liberté et de puissance, il reste au captif « sa plume et sa voix. » L'une trace ses innombrables lettres et encycliques qui vont porter partout où il est besoin les conseils, les encouragements, les décisions de Jésus-Christ; l'autre fait retentir dans le palais du Vatican ces allocutions improvisées qui touchent à toutes les questions de piété et de doctrine, aux intérêts spirituels de tous les peuples chrétiens, formant sur l'histoire contemporaine de l'Eglise et des nations le plus magnifique ensemble de documents irrécusables, mais surtout de jugements qui sont ratifiés par Dieu et qui le seront par la postérité, quand la nuit qui nous entoure sera enfin dissipée. Assurément, l'homme qui aurait entendu et goûté toutes ces grandes leçons sorties du cœur et de la bouche du vicaire de Jésus-Christ posséderait dans sa pureté le véritable *esprit catholique*; il serait à l'abri de ces lâches concessions qui préparent les apostasies, et le Sauveur pourrait dire de lui, comme autrefois le grand saint Jérôme : *Cathedræ Petri jungitur : meus est.*

Voilà pourquoi ce recueil authentique des allocutions de Pie IX nous paraît une précieuse fortune pour les catholiques. Le plus grand nombre d'entre elles avaient bien paru à leur date dans les journaux religieux; mais le tourbillon de l'actualité qui emporte les feuilles de la veille en avait effacé l'impression. Où les trouver maintenant pour les méditer dans le silence? Et puis, toute la bonne volonté des correspondants et des journalistes donnait-elle à leurs traductions, à leurs comptes rendus, le caractère d'authenticité désirable?

Un vénérable religieux attaché à la cour pontificale, le R. P. Pasquale de Franciscis, a été chargé de recueillir jour par jour et de publier intégralement pour la première fois tous les discours de Pie IX depuis le commencement de sa captivité. L'ouvrage paraît en italien et en français. Non-seulement le saint-père daigne en

agréer l'hommage, mais il n'en autorise l'impression qu'après que les épreuves ont été revues et corrigées à Rome, dans son propre palais. Nous voilà donc, nous, membres de la grande famille catholique, en possession des enseignements, des avis, des consolations de notre père, tels qu'il a voulu nous les faire tenir. Le premier volume de ce recueil, comprenant 201 discours, prononcés du 29 octobre 1870 au 10 juillet 1872, est sous nos yeux. Les deux autres sont sous presse et paraîtront incessamment. On a eu l'heureuse idée de joindre à chaque discours des détails extrêmement intéressants sur l'audience où il a été prononcé, sur les faits et les personnages auxquels il fait allusion : voilà pour l'histoire ecclésiastique contemporaine. Ajoutons à cela une de ces bonnes tables analytiques comme celles d'autrefois, où le lecteur trouve d'un coup d'œil ce que le Maître a dit et pensé sur chaque point de piété ou de doctrine, sur les événements et les personnes. On est émerveillé, en la parcourant, de voir se dérouler une véritable encyclopédie sacrée, et de posséder sur une telle multitude de points l'opinion de celui dont les vues doivent guider les nôtres.

« Dans ce livre, en effet, dit le R. P. de Franciscis, le vicaire de Jésus-Christ, tenant en main la longue histoire de son pontificat, qui est l'histoire du monde au XIX^e siècle, juge de tout, raisonne sur tout, classifiant avec un art merveilleux et unique les personnes et les choses, d'une extrémité du monde à l'autre. Il parcourt, il visite les royaumes et les Etats ; il s'arrête au milieu des nations, il énumère leurs qualités et leurs malheurs, et il en explique la source ; il découvre leurs plaies, il en indique la cause et le remède infailible à y apporter. Quelle que soit la trace du mal qu'il rencontre, il prouve de la manière la plus convaincante que ce mal provient toujours des influences de la révolution ; c'est-à-dire ou de l'esprit d'aversion, ou au moins d'une certaine tiédeur et indifférence pour la religion. Rencontre-t-il le bien ? il montre jusqu'à l'évidence l'action vivifiante de l'Eglise qui le conseille, le commande, le favorise, l'excite et le produit de mille manières. Pour encourager le bien et la vertu, il a toujours un mot prompt, une parole opportune ; de même que ses reproches sont de véritables coups de foudre pour le vice. Personne ne peut se plaindre des remontrances qu'il adresse, et si quelqu'un osait le faire, il trouverait dans sa conscience l'écho de l'injustice de sa plainte. Même lorsqu'il a les plus fortes raisons de se plaindre, et jusque dans les ardeurs

« de la plus sainte indignation, il ne reprend qu'avec la tendresse
« d'un père, il ne blesse qu'avec l'habileté d'un médecin compatis-
« sant; le trait part toujours d'une main habile qui ne frappe que
« pour guérir. Rois, peuples, gouvernements, tous le savent, et les
« enfants de perdition mieux que tous les autres. »

On comprend qu'un tel recueil défie toute analyse. Nous l'avons signalé : c'est maintenant à ceux qui ont à cœur d'entrer parfaitement dans le concert catholique, d'aller y saisir cette note toujours juste qui met nos voix d'accord avec celle du divin Maître. Après tout, l'homme est ainsi fait qu'il a toujours besoin d'aller prendre son mot d'ordre quelque part. Si l'orgueil le domine, il accepte volontiers de méprisables influences; mais s'il obéit à la foi, il est sûr de ne pas déroger, car il prend pour chef et pour guide le fondé de pouvoirs de Celui qui ne peut « ni se tromper, ni nous « tromper. »

J. DUFOUR.

1. LE DROIT *des catholiques de se défendre, ou la Guerre d'après la morale chrétienne*, par M. le chanoine J. TORRES-ASENSIO, professeur de théologie, missionnaire apostolique. — In-8° de 402 pages (1864), chez Leclère, Reichel et Cie; — prix : 4 fr. 50.

On regarde assez volontiers les catholiques, dans le camp de la libre-pensée et des libres allures, comme des moutons inoffensifs, dont la laine et la chair appartiennent aux plus audacieux. Un catholique qui se défend, fi donc! Est-ce-là l'esprit de l'Évangile? — Eh oui, messieurs; c'est même la tradition constante de l'Église et l'enseignement des docteurs les plus autorisés; c'est même une question de simple bon sens, qu'un enfant comprendrait sans peine. — Mais les martyrs des premiers siècles ne se laissaient-ils pas égorger sans essayer aucune résistance, sans se plaindre de leur sort? — Assurément, parce que, étant les plus faibles, ils n'avaient pas de moyens plus efficaces de servir leur cause. Autrement, ils auraient imposé silence à la calomnie et enchaîné la frénésie des persécuteurs. La légitime défense est de droit naturel: si le christianisme n'oblige pas toujours à user de ce droit, il n'a jamais tenté de l'abolir, et il ne saurait le faire, car, en certaines occurrences, y renoncer serait trahir la vérité et la justice. — M. le chanoine Torres-Asensio traite cette grave matière en théologien sûr de sa doctrine et en homme pratique qui connaît bien les misères et les besoins de la société moderne. Après avoir donné une notion exacte

et qui l'a reçu dans son sein. Le livre tout entier en garde un parfum qui le distingue. Les idées et les appréciations en reçoivent parfois une élévation, une largeur, une onction même de piété qu'on ne trouve pas dans une thèse de droit canon. Ajoutons que M. l'abbé Poüan manie avec bonheur et facilité la langue latine dont il a eu le courage et le bon goût d'adopter l'emploi. Nous l'en félicitons. Sa latinité harmonieuse, élégante et pure, ne sentant nullement la sécheresse et la prétention de l'école, donne à son savant écrit une valeur et un mérite de plus, que les connaisseurs apprécieront.

P. JANVIER.

27. *VIE de Jésus-Christ racontée à la jeunesse*, par Mlle Zoé DE LA PONNERAYE avec une préface de M. POUJOLAT. — 4 volume in-8° de VIII-234 pages (sans millésime), chez Alexandre Courtois ; — prix : 2 fr. 50 c.

Tous les enfants, dès qu'ils savent lire, devraient avoir entre les mains une vie de Jésus-Christ simplement et clairement écrite, calquée avec un soin scrupuleux sur les saints Evangiles et enrichie néanmoins de quelques explications historiques, géographiques et morales. On aura beau chercher, dans l'université et ailleurs, on ne trouvera pas, pour l'instruction et l'éducation, une base plus solide. C'est pour répondre à ce besoin que Mlle de la Ponneraye a pris rang parmi les auteurs. Nous aurions tort de ne point l'en féliciter. Il y a tout lieu de croire que le succès récompensera ses efforts. Mais nous ne devons pas le dissimuler non plus, il serait utile qu'elle voulut bien revenir sur son œuvre et la retoucher. Dans les endroits où elle juge à propos de compléter le texte évangélique, elle n'indique pas assez la valeur des documents dont elle se sert. « La tradition « ajoute... » dit-elle souvent. Fort bien ; mais quelle tradition ? D'ordinaire ce n'est pas, tant s'en faut, celle qui vient directement des apôtres et que l'Eglise reçoit comme infaillible. Nous lui demanderons aussi pourquoi elle a supprimé la circoncision de Notre-Seigneur. Rien absolument n'autorise cette omission, pas même la nature du rit judaïque, qu'on laisse facilement de côté en cette circonstance. Enfin elle a eu des distractions et pris des licences qui compromettent trop souvent l'exactitude du récit. Donnons quelques exemples. « *Quatre apôtres* » ont écrit l'Evangile (p. 6). Retrançons-en deux. — « Cyrénus, gouverneur de Judée (p. 14). » C'est Cyrinus ou Quirinus qu'il faut dire. — Hérode « *malade à Jéricho*, » s'entretient avec les Mages qui sont à Jérusalem (pp. 19 et 20) :

difficile à comprendre. — Siméon attendait « le Christ du Sauveur : » traduction inexacte de « *Christum Domini* (p. 22). » — Le nom de *Latroun*, village arabe « dérive de larron (p. 25), » comme le père dérive du fils. — Hérode, « non satisfait » du massacre des Innocents, fait enfermer plusieurs jeunes gens de grandes familles « dans « un hippodrome, près de Jéricho (p. 28). » Aucune corrélation entre ces deux crimes. — A Nazareth, « Marie travaillait au petit « jardin de la maison (p. 30), » absolument gratuit. — Quand saint Joseph mourut, Notre-Seigneur « avait accompli sa vingt-neuvième « année (p. 35); » trop affirmatif. — Même remarque pour les détails topographiques de la tentation dans le désert. — Arrêtons-nous ici, bien que nous ne soyons encore qu'à la trente-cinquième page du livre. Ces citations suffisent pour montrer qu'une révision attentive est nécessaire. Mlle de la Ponneraye ne manquera pas de la faire, et on pourra dire alors qu'elle a bien mérité de l'enfance et de la jeunesse.

LE VERDIÈR.

28. *VIE de la révérende mère Marie de l'Incarnation, ursuline (née Marie Guyard), première supérieure du monastère des ursulines de Québec*, par M. l'abbé P.-F. RICHAUDEAU, aumônier des ursulines de Blois, chanoine honoraire. — 4 volume in-8° de 478 pages plus 4 portrait (1873), chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kitzler, à Leipzig; — prix : 5 fr.

Parmi les causes de béatification pendantes en cour de Rome et qui intéressent la France, il en est une pour l'heureux et prompt succès de laquelle les nombreuses filles de sainte Angèle font des vœux ardents : c'est la cause de la servante de Dieu Marie Guyard, en religion Marie de l'Incarnation, fondatrice et première supérieure du monastère des ursulines de Québec (Canada). Bien qu'on ait publié plusieurs ouvrages sur cette femme admirable, qu'on n'a pas craint d'appeler la Thérèse du Nouveau-Monde et de la Nouvelle-France, elle était trop peu connue encore. Grâce à la biographie beaucoup plus complète que vient de nous donner M. l'abbé Richaudeau, cette belle vie sera connue désormais dans ses moindres détails. — Ce livre, d'ailleurs, n'est point une simple biographie; son cadre beaucoup plus large en fait, sous plus d'un rapport, un vrai monument historique : ainsi, d'une part, nous y voyons d'abord, dans une savante introduction, comme une histoire de la congrégation des ursulines, et, d'autre part, une sorte d'histoire de cette belle contrée qui a longtemps porté le nom glorieux de Nouvelle-France.

Marie Guyard, née à Tours, le 28 octobre 1599, dans une famille d'une condition fort modeste mais éminemment chrétienne, fut mariée à dix-sept ans. Devenue veuve deux ans plus tard avec un jeune fils qui, dans la suite, devait écrire sa vie, elle entra en religion dans la congrégation des ursulines à Tours même, après douze ans de veuvage. A l'âge de quarante ans elle quitta la France avec Mme de la Peltrie, jeune et riche veuve, l'une de ces généreuses et saintes femmes que le xvii^e siècle nous offre en si grand nombre. La pieuse ursuline de Tours partait pour aller fonder, avec l'aide de sa noble compagne, un monastère à Québec. Elle y mourut saintement le 30 avril 1672, à l'âge de 73 ans. — Telles sont les grandes lignes de l'histoire de la mère Marie de l'Incarnation, qu'un jour sans doute on verra élever sur les autels, comme l'a été la vénérable servante de Dieu de même nom (Mme Acarie) carmélite, qui a si puissamment contribué à l'établissement des carmélites en France, et qui a été non pas *canonisée*, mais *béatifiée* par Pie VI, en 1791.

L'ouvrage de M. l'abbé Richaudeau fait parfaitement connaître la vie et les vertus de l'admirable servante de Dieu à laquelle il a voué, nous dit-il en termes touchants, « autant de vénération, de confiance » et d'amour qu'il est permis d'en avoir pour les personnages auxquels l'Eglise n'a pas encore décerné les honneurs des autels » (p. 473). » Les sources où il a puisé sont nombreuses : il prend soin de les énumérer. Mais la principale a dû être la vie écrite par son fils dom Claude Martin, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, d'après des relations qu'elle avait rédigées elle-même, obligée à ce travail par l'obéissance. Ce n'est pas la seule fois que nos annales monastiques nous offrent le spectacle d'un bien-aimé et religieux fils écrivant la vie d'une sainte mère. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, avait aussi écrit, au xii^e siècle, des pages élégantes, qui débordent de tendresse filiale, sur la vie de sa pieuse mère, la vénérable Raingarde, religieuse au monastère de Marcigny, en Bourgogne. Ce n'est pas avec moins de tendresse filiale que dom Claude Martin parle de la sienne. Ses récits, dont M. l'abbé Richeaudeau cite souvent des fragments, nous révèlent parfois des traits singuliers d'une force surhumaine, qu'on a de la peine à comprendre. Tel est celui-ci dont on chercherait peut-être vainement un autre exemple.

Cette mère chrétienne, sur le point d'entrer dans son couvent de Tours, venait, par un discours éloquent, de préparer son fils, alors

âgé de douze ans, à une séparation douloureuse pour le cœur de l'un et de l'autre. L'enfant interdit, accablé à cette nouvelle inattendue, avait fini cependant par se résigner et par n'opposer aucune résistance, lorsque sa mère lui dit : « Le lieu de ma retraite est le couvent des ursulines, il est tout près et vous pourrez me voir aussi souvent que vous le désirerez..... Puisque vous le voulez bien, ajouta-t-elle, je me retire et vous laisse entre les mains de Dieu : Adieu, mon fils (p. 99). » Écoutons maintenant Claude Martin : « C'était le lieu et le moment de donner à son fils un baiser pour dernière marque d'affection ; mais elle ne le fit pas, et il y avait dix ans qu'elle ne l'avait fait. » — « Voilà encore ce qui paraît inexplicable, remarque son biographe, ce qui semble même une espèce de barbarie dans une mère : cesser d'embrasser son enfant à l'âge de deux ans ! » — « J'avoue, continue Claude Martin, que je n'avais jamais compris moi-même cette conduite jusqu'au moment où elle m'en donna l'explication suivante : Il y avait bien dix ans que je lui imposais le sacrifice de ne me faire aucune caresse, de même que je ne lui en faisais point de mon côté, quoique je l'aimasse beaucoup ; afin que, n'étant point habitué aux marques de tendresse et à la sensibilité des autres enfants, il éprouvât moins de peine quand le jour de la séparation serait venu. — Il en fut tout autrement, reprend le fils, mais l'héroïque mortification de la mère, ajoute le biographe, n'en est pas moins admirable, plus admirable sans doute qu'imitable (pp. 99, 100). »

M. l'abbé Richaudeau s'est attaché à mettre en relief les faveurs extraordinaires dont l'âme de Marie de l'Incarnation a été comblée, et les degrés par lesquels elle s'est élevée à une vie mystique et à une perfection d'union avec Dieu, « telle que bien peu de saints, parmi même les plus éminents peut-être, l'ont surpassée ou égalée. — Il nous semble, ajoute-t-il, que ce n'est plus le moment de laisser dans l'ombre ce splendide travail de la grâce dont Bossuet et les grands esprits du xvii^e siècle avaient été particulièrement frappés, et qui, à leurs yeux, rendait Marie de l'Incarnation comparable à sainte Thérèse (p. 13) ».

A la suite de ces lignes, on trouve d'excellentes réflexions sur les œuvres de Dieu dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce.

On lira avec intérêt et édification, dans cette nouvelle biographie, les détails concernant l'établissement des ursulines à Québec. L'en-

semble de ces détails si variés forme un important et glorieux épisode de notre histoire religieuse et nationale. Embarquées à Dieppe sur le vaisseau *le Saint-Joseph*, le 6 du mois de mai 1639, la mère Marie de l'Incarnation, Mme de la Peltrie et trois compagnes dévouées firent voile vers le Canada avec trois religieuses de Dieppe, qui allèrent également à Québec pour fonder un Hôtel-Dieu. Le même vaisseau portait encore le P. Vimont, jésuite. Quatre autres pères et un frère de la compagnie de Jésus s'embarquèrent le même jour sur d'autres vaisseaux pour la même destination.

La pieuse colonie française n'arriva à Québec que le 1^{er} août, après trois mois d'une navigation qui se fait aujourd'hui en moins de quinze jours. La population accueillit ces hôtes tant désirés avec un véritable enthousiasme. M. de Montmagny (le gouverneur) accompagné de la garnison et de la ville entière, descendit au rivage pour les recevoir ; tous les canons du fort Saint-Louis les accueillirent par une joyeuse salve au moment où les embarcations qui les portaient touchèrent le port. En mettant pied à terre, la mère Marie de l'Incarnation et ses compagnes se prosternèrent avec un pieux respect et baisèrent avec transport cette terre objet de tant de vœux.

On se mit tout aussitôt à l'œuvre. Les travaux de la mère Marie de l'Incarnation furent traversés par des épreuves de tous genres ; mais soutenue par la Providence et par une force héroïque, elle parvint à fonder ce précieux monastère de Québec, qui devint comme une véritable arche de salut. C'est là que cette femme admirable consacra trente années à instruire les peuplades encore sauvages des Iroquois, des Hurons, des Algonquins, et à mener cette vie d'apôtre dont le souvenir fait encore bénir son nom dans ces contrées lointaines.

Nous recommandons vivement la lecture de cette biographie, l'une des plus édifiantes comme des plus complètes qu'on ait publiées de nos jours : c'est tout à la fois un monument pieux, historique et littéraire. Nous joignons nos vœux à ceux de l'estimable auteur pour que son travail hâte le moment où il nous sera permis d'invoquer une sainte patronne de plus, dans le groupe brillant de celles qui protègent déjà les destinées de notre chère patrie.

MAXIME DE MONTROND.

29. **VIE de saint Léonard de Port-Maurice, missionnaire apostolique de l'ordre des frères mineurs récollets**, par M. le chanoine LABIS, professeur de théologie au séminaire de Tournai. — 1 volume in-12 de 336 pages (1868),

chez Mme veuve H. Casterman, à Tournai et à Paris, et chez L.-A. Kittler, à Leipzig ; — prix : 4 fr. 25.

Ce ne fut pas seulement, comme on s'est plu à le dire, dans les premiers jours du christianisme, temps de foi ardente et enthousiaste, qu'apparurent des hommes admirables par la sainteté de leur vie et par l'éclat miraculeux de leurs œuvres. Il n'est pas de siècle qui ne puisse en revendiquer quelques-uns comme ses illustrations les plus glorieuses ; car chaque génération a pu voir ce sublime spectacle de la vertu pratiquée au degré héroïque qu'exige l'Eglise dans ceux de ses enfants qu'elle propose à l'imitation comme à la vénération des fidèles. C'est qu'en effet, depuis l'établissement de la religion chrétienne, la sainteté, ce cachet divin de la vérité, a toujours brillé au sein de l'Eglise catholique.

Un des derniers anneaux de cette chaîne merveilleuse fut saint Léonard, né en 1676, à Port-Maurice, dans la république de Gênes, et mort au couvent de Saint-Bonaventure, à Rome, en 1751. Dès l'âge de treize ans, il se sent dévoré de zèle pour le salut des âmes et il prélude aux miracles de conversions qu'il doit opérer dans le cours de sa vie de missionnaire, en instruisant ses jeunes amis et en les conduisant aux sermons. Il les fréquente lui-même très-assidûment et les écoute avec une telle attention, qu'il peut les prêcher, le soir, à ceux de ses compagnons qui fréquentent la maison paternelle. Ce sont là autant de preuves de vocation.

Pour obéir à la voix de Dieu, il entre à vingt et un ans au noviciat des frères-mineurs récollets, et onze ans plus tard, en 1708, il commence, pour ne l'interrompre que sur son lit de mort, le rude labeur du missionnaire apostolique. L'Italie est le théâtre de son zèle. Il parcourt sans cesse ses villes et ses villages. Les accents de son ardente parole touchent les cœurs les plus endurcis, et les faits miraculeux qui se produisent dans chacune de ses missions opèrent, chez ceux qui en sont les témoins, les conversions les plus inattendues. Ces travaux et ces miracles sont racontés dans la première partie de l'ouvrage de M. l'abbé Labis.

Quoique exténué par les rigueurs de la plus austère pénitence, Léonard supporte sans défaillance toutes ces fatigues, et l'on ne sait qu'admirer le plus ou du nombre de ses voyages apostoliques et des prodiges qui se multiplient sous ses pas, ou de ce miracle perpétuel d'activité que nous offre sa vie. Nous avons une explication de ce mystère dans la seconde partie du livre. L'auteur a voulu nous y

raconter la vie intime du saint. Elle se résume dans l'accomplissement fidèle des résolutions qu'il prit dès son admission dans l'ordre des frères-mineurs. Ces résolutions peuvent paraître extravagantes aux gens du monde, mais elles nous montrent à quelle éminente vertu peut s'élever le cœur docile à l'impulsion de la grâce. En les lisant (p. 239 et suivantes), on reconnaît une de ces âmes toutes brûlantes d'amour pour Dieu et pour le prochain, vraiment de la famille séraphique des François d'Assise, des Thérèse, des Chantal, des François de Sales, que Dieu se plaît à montrer de temps à autre aux regards éblouis des peuples pour ranimer en eux la flamme de la charité et faire briller aux yeux de tous la gloire et la sainteté de son Eglise.

Tel fut saint Léonard. Il réunit en lui ces deux choses qui semblent si opposées : l'action et la vie intérieure. Homme d'action, il le fut ; ses missions sans nombre et le zèle qu'il déploie pour la conversion des âmes le prouvent assez. Peu de saints firent pendant leur vie autant de miracles que lui. C'est à désespérer les plus forcenés Renan de l'avenir. Quelle dépense de *peut-être*, de *il nous semble*, de *probablement*, de *qui sait ?* ils auront à faire pour essayer de détruire, sans pouvoir y parvenir, l'authenticité et la réalité de ces faits merveilleux ? Et malgré cette vie qui semblait toute extérieure, son éminente sainteté nous dit assez qu'il sut tenir son âme dans cette solitude dont parle l'Ecriture, qui lui permettait d'entendre et de suivre la voix de Dieu.

C'est sous ce double aspect que M. l'abbé Labis étudie la vie de saint Léonard. Si la piété trouve dans la lecture de son livre une douce satisfaction, il n'en est pas de même de la critique. L'auteur est loin d'avoir, selon le conseil de Boileau, remis vingt fois son ouvrage sur le métier. Qu'il l'y remette une fois au moins, et nous sommes persuadés qu'il y retouchera, pour les rendre plus vives, plus correctes, plus précises, une foule de phrases interminables qui traitent de toutes sortes de choses *et de quibusdam aliis*. Il fera disparaître sans pitié un nombre incalculable de termes impropres, d'expressions vicieuses, comme *pavement* pour *paré* (p. 16), *sauter en chaire* (p. 123), qui est d'un style par trop cavalier ; chargé d'une *farde* de suppliques (p. 284), ce qui est beaucoup dire, puisque le mot *farde* ne s'emploie que pour désigner une balle de café du poids de 750 kilogrammes, et bien d'autres qu'il serait trop long de citer, car on les rencontre presque à chaque page.

Sans doute, les faits racontés sont assez intéressants par eux-mêmes : tous ces actes des plus généreuses vertus sont comme de vraies perles, qui n'ont pas besoin, pour briller, d'un éclat étranger ; mais nous aimerions à les voir habilement enchâssées, et il ne déplairait à personne d'avoir à admirer une œuvre d'art dans l'écrin qui doit les renfermer.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret en date du 25 juin dernier, approuvé par notre saint-père le pape Pie IX le 2 juillet courant, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Saggi di psicologia e logica. — Saggio sulla Natura. Dante, il poeta del pensiero. — Saggio sulla filosofia dello spirito. — Della immortalità dell'anima. — Opere della marchesa Marianna WADDINGTON ; — Firenze, Le Monnier, 1864-1866-1867-1868. — (Essais de psychologie et de logique. Essai sur la nature. Dante, le poète de la pensée. — Essai sur la philosophie de l'esprit. — De l'Immortalité de l'âme, œuvres de la marquise Marianne WADDINGTON ; — Florence, Le Monnier, 1864-1866-1867-1868.)

Il Papato ai tempi dell'impero da Costantino a Giustiniano, e il Papato ai tempi nostri, con alcune note illustrative sulle leggi del 13 maggio et 19 giugno 1873. — Roma, tip. Eredi Botta, 1874. — (La Papauté aux temps de l'empire de Constantin jusqu'à Justinien, et la Papauté de notre temps, avec quelques notes explicatives sur les lois du 13 mai et du 19 juin 1873 ; — Rome, typographie de E. Botta, 1874.)

Sulla prossima fine del mondo, ristretto dell'opera dell'ultima persecuzione della Chiesa e della fine del mondo, per D. Bernardino NEGRONI, sacerdote regolare (alias P. BARNABA) ; — Bologna, società tipografica dei compositori, 1874. — (Sur la fin prochaine du monde, abrégé de l'œuvre sur la dernière persécution de l'Eglise et la fin du monde, par D. Bernardin NEGRONI, prêtre régulier (autrement dit P. BARNABA) ; — Bologne, société typographique des compositeurs, 1874.)

Trattato di morale umana emancipata da ogni dogma e pregiudizio. Semplici letture ad uso del popolo che legge, intende e

ragiona, per Aurelio TURCOTTI; — vol. 2, preso Ermanno Loescher, in Roma, Torino, Firenze, 1875. — (*Traité de morale humaine débarrassée de tout dogme et de tout préjugé. Simple lecture à l'usage du peuple qui lit, comprend et raisonne*; — tome II, imprimerie Ermann Loescher, Rome, Turin, Florence, 1875.)

DURRSCHMIDT: *Die kloesterlichen Genossenschaften in Bayern, und die Aufgabe der Reichsgesetzgebung*; — Nördlingen, 1875. —
DURRSCHMIDT: *De Congregationibus religiosis in Bavaria, et de ordinationibus circa eas a legislatione faciendis*; — Nordingæ, 1875. — (DURRSCHMIDT: *Des Congrégations religieuses en Bavière, et des ordinations qu'on doit y faire d'après la législation*; — Nordingen, 1875.)

FRIEDRICH: *Der Kampf gegen die deutschen Theologen und theologischen fakultäten in den letzten zwazig Jahren, etc.*; Bern, 1875. — (FRIEDRICH: *De Oppugnatione theologorum Germanicorum et facultatum theologiarum hisce ultimis viginti annis, etc.*; Berne, 1875. — (*De l'Opposition entre les théologiens allemands et les facultés théologiques, pendant ces vingt dernières années, etc.*; Berne, 1875.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé; *Mes Prières* (Pierre Bignami, chanoine honoraire de l'Eglise de Milan), condamné par décret du 13 avril 1867 (Voir notre tome XXXIX, p. 469), s'est soumis d'une manière louable et a réprouvé son œuvre.

L'auteur des ouvrages intitulés: *Les Jésuites et la république de Venise, et Cours abrégé de l'histoire de Venise jusqu'à nos jours, pour l'instruction du peuple* (l'abbé Joseph Cappelletti), condamnés par décrets des 11 juillet 1873 et 5 février 1874 (Voir nos tomes XLVIII, p. 248 et XLIX, p. 310), s'est soumis d'une manière louable, et a réprouvé ses œuvres.

NÉCROLOGIE

M. HENRI OUDIN.

Ceux de nos lecteurs, — et ils sont certainement nombreux, — qui ont eu entre les mains quelques-uns des livres publiés ou imprimés par M. Henri Oudin, n'apprendront pas sans douleur et sans regret que Dieu vient de rappeler à lui cet homme de bien, ce chrétien fidèle, cet indus-

triel dont la grande activité était uniquement consacrée à la propagation des bonnes doctrines. Le nombre des ouvrages qui sont sortis de ses presses est considérable : Paroissiens, livres classiques, de liturgie, de religion, de science, d'histoire, de droit, de littérature, donnaient à ses ateliers multiples une activité à laquelle ajoutaient leur large part un journal politique (*Le Courrier de la Vienne*) et un journal hebdomadaire (*La Semaine liturgique de Poitiers*). Attaché pendant quelques années à l'établissement, unique au monde, de MM. Mame de Tours, M. Oudin s'est toujours montré le digne élève de tels maîtres. Aussi, en 1874, Pie IX lui accorda-t-il, en récompense de ses travaux, la croix de Saint-Grégoire le Grand.

Il nous est impossible de citer ici tous les livres dont M. Oudin fut l'éditeur, encore moins ceux dont il fut simplement l'imprimeur. Nous ne pouvons cependant oublier de rappeler que les ouvrages de dom Guéranger et de plusieurs des bénédictins de Solesmes sont sortis de ses presses.

Epuisé par les fatigues d'une vie des plus laborieuses, préparé à la mort par de longues souffrances, M. Oudin, dans la pleine possession de lui-même, armé des secours de la religion au service de laquelle il avait consacré sa vie, muni de la bénédiction de son évêque, entouré de ses enfants et jouissant de l'estime publique, s'est éteint le 4^{er} de ce mois, à peine âgé de 59 ans, laissant à ses fils, qui, certainement, continueront son œuvre, de grands et beaux exemples à imiter.

REVUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 juin au 15 juillet 1875.

Analecta juris pontificii.

Mai. Le bienheureux Urbain V. Confirmation du culte, suite. — La Mouvance en Bretagne. Deux lettres de dom Rivet. — Les Harmonies providentielles. Harmonies du règne animal. — Décrets inédits de la S. congrégation des évêques et réguliers, suite. — Amovibilité. — Un Mariage en Amérique. — Legs de messes. — Office de sainte Alpaix. — Mélanges. — Cas de conscience.

Annales catholiques.

19 juin. J. CHANTREL : le 16 juin 1875. — Faits divers. — Guillaume VERSPEYEN : le Libéralisme catholique, suite. — La Liberté du bien.

26 juin. Allocution du saint-père en réponse aux cardinaux (16 juin 1875.) — Auguste ROUSSEL : le Spiritisme en police correctionnelle. — L'autre Vie. — Le vi-

comte Gabriel de CHAULNES : l'Avenir religieux de la France. — Libéralisme et protestantisme. — RABOISSON : le Positivisme, suite et fin. — Prières pour la paix. — Saint Josaphat.

3 juillet. Chronique religieuse. — Faits divers. — Au Vatican. — Notre-Dame de Genève. — Notre-Dame du Port. — Le Mouvement bulgare. — L'Assemblée catholique de Vienne. — Liberté de l'enseignement supérieur. — Questions de jurisprudence. — Variétés.

10 juillet. Les inondations. — Faits divers. — Au Vatican. — Les Années du pontificat de Pie IX. — Guillaume VERSPEYEN : le Libéralisme catholique, suite et fin. — Science et foi. — Albert DUPAIGNE : Elie de Beaumont. — J. CHANTREL : la Bulle de composition. — L'abbé P. TERRIS : M. l'abbé Bonnel. — Acte de consécration au sacré-cœur. — Le Mont des Martyrs.

essentiellement logique. Mgr de Conny la suit avec un rare bonheur. Veut-il, par exemple, exposer ce qui concerne l'Eglise? Au lieu de commencer par la formule ordinaire : « L'Eglise est une société « composée de fidèles qui, sous la conduite de leurs pasteurs, for- « ment un corps dont Jésus-Christ est le chef, » il raconte d'abord la vocation des apôtres, l'élection de saint Pierre comme pasteur de tout le troupeau, la mission des prédicateurs de l'Evangile, l'établissement des diverses chrétientés, toutes rattachées au centre du monde catholique. Il rapproche ensuite ce merveilleux ensemble des sociétés diverses, commerciales ou civiles, qui nous entourent, et conclut par une définition dont toutes les parties sont déjà connues. La comparaison lui est plus familière encore que l'histoire. C'est la forme que Notre-Seigneur employait le plus volontiers; et, du reste, elle est dans la nature même des choses. « Le monde matériel est l'écorce « du monde des esprits, et les lois auxquelles il obéit suivent une « marche analogue au développement de l'ordre intellectuel ou « moral. L'ordre surnaturel, à son tour, réalise le même plan dans « une sphère plus élevée. Voilà pourquoi les sages ont pu donner « tous les préceptes de la prudence sous la forme d'apologues, et les « docteurs de la vie spirituelle rattacher tous leurs enseignements « à des comparaisons prises soit dans les usages ordinaires des « hommes, soit dans les lois de la nature (p. x). » Ainsi fait notre auteur. Pour rendre plus sensibles et mieux fixer dans l'esprit les grandes vérités dont se compose la science religieuse, il met presque toujours à côté d'elles des faits communs et palpables, des symboles faciles à comprendre et à retenir. L'existence de Dieu et sa providence, la création du monde, les immortelles destinées de l'âme, la Trinité, l'Incarnation, la vie surnaturelle, les sacrements, les droits et les devoirs de l'homme apparaissent ainsi dans un cadre charmant et au milieu d'accessoires qui, en éveillant l'imagination, fixent l'intelligence, activent le raisonnement et rendent la mémoire plus tenace. Le côté littéraire de l'ouvrage y gagne aussi, et nous sommes autorisé à dire, ce qui nous arrive rarement en pareille circonstance, que cette nouvelle *Exposition de la doctrine chrétienne* joint, dans de remarquables proportions, l'agréable à l'utile.

64. LA PETITE FILLE aux grands-mères, par Mme GUIZOT DE WITT. — 1 volume in-4^o de 282 pages (1875), chez Hachette et Cie (*Bibliothèque rose illustrée*); — prix : 2 fr. 25 c.

Comment raconterions-nous le départ du capitaine Derville pour la

Chine, les aventures désastreuses de la femme et des enfants qu'il laisse en France, son naufrage, la certitude où l'on fut de sa mort, et son retour inattendu? Comment décrivirions-nous le pensionnat de Brucourt, et les grèves, et les bords de la mer, et les cris des petites filles, et l'intérieur calme et paisible de Mme Derville? Comment, enfin, parlerions-nous de la bonne Mme Piérard, et de la jolie Céleste, et de Marie, son amie, et de la vache Brunette? Il faudrait refaire le récit de Mme Guizot de Witt, et il est trop bien fait pour que nous le tentions. Laissons le plaisir de cette analyse aux mamans qui liront ce petit roman avant de le donner à leurs fillettes, et disons simplement que la *Bibliothèque rose*, en publiant ce volume, a fait aux mères et aux jeunes filles un cadeau que nous leur signalons avec plaisir.

65. HISTOIRE de l'invasion des États pontificaux et du siège de Rome par l'armée italienne en septembre 1870, par M. le comte DE BEAUFFORT, officier aux volontaires de l'Ouest (zouaves pontificaux). — 1 volume grand in-8° de VI-524 pages (1874), chez V. Palmé; — prix : 6 fr.

Histoire lamentable, histoire d'hier, histoire dont saignent encore tous les cœurs honnêtes, et que l'on trouvera ici racontée par un témoin oculaire, entouré de tous les documents, les citant avec textes et dates précises, ne laissant dans l'ombre aucun détail utile, étudiant les causes avant de dire les faits, traçant d'une main sûre les portraits des personnages en action; parlant, du reste, avec le calme, le bon ton, la dignité du juge, et aussi de l'écrivain habile et formé; livre, en un mot, qui doit être connu, et qui restera. M. le comte de Beaufort s'est honoré en le publiant, et il y fait œuvre non-seulement de catholique fidèle, mais de remarquable historien. Rendons-lui cet hommage avant d'analyser les belles pages qu'il consacre au saint-siège.

Analyser : nous ne pouvons ici faire davantage, ces matières offrant quelque prise à des récriminations politiques; mais d'ailleurs tout raisonnement est superflu; l'âme de nos lecteurs a fait d'avance, et mieux que nous, tous ceux que nous nous sentirions pressés de formuler.

L'analyse, M. de Beaufort la fait lui-même dans son introduction. Ce qu'il veut reproduire, ce qu'il expose à la manière et avec le style de la grande histoire, c'est : Rome convoitée par la secte italienne, après Naples et les duchés, mais ces convoitises tenues en respect par la présence de nos troupes à Cività-Vecchia; l'empire

abandonnant ce poste d'honneur dans le vain espoir d'une alliance avec le Piémont, au moment de la guerre de Prusse; le gouvernement piémontais quelque temps retenu par la prudence, puis, encouragé par la Prusse victorieuse et poussé par la révolution impatiente, se décidant à marcher au but final, tout engagement antérieur écarté; ses efforts pour se créer des prétextes et des excuses auprès des puissances qui regardent et laissent faire; les dernières provinces restées au saint-père envahies sans déclaration de guerre et occupées sans combat; Rome assiégée par 60,000 hommes, défendue par 10,000; le pape, inébranlable au milieu de ce péril, porté par sa modération à borner la résistance à une simple protestation armée; ses soldats lui donnant, par leur obéissance, la marque suprême de leur dévouement; la ville sainte aux mains des Piémontais, et livrée aux excès des bandits entrés à leur suite; l'armée romaine licenciée, le pouvoir temporel du souverain-pontife supprimé, la révolution triomphante. « Autant qu'il m'a été possible, » dit M. le comte de Beauffort, j'ai cherché à m'instruire des faits « et à les retracer tels qu'ils se sont passés. J'ai cherché aussi à me « tenir à l'écart des exagérations. J'ai combattu les Piémontais, j'ai « été leur prisonnier, je suis demeuré leur adversaire : et ce m'est « un triple motif de rester calme en parlant de leurs actions (p. viii). » Voilà qui est noblement dit !

On sait ce qu'était devenue la question romaine en 1870, après les conjurations déjà anciennes de MM. de Cavour et Mazzini, si bien faits pour s'entendre. On fit grand usage du fameux principe des nationalités sans bien expliquer néanmoins pourquoi il devenait *a priori* le bénéfice de la maison de Savoie plutôt que celui des Bourbons de Naples. *Arriver à Rome* était devenu le programme dit *national*, le sujet de tous les discours, le terme de tous les désirs des révolutionnaires d'Italie. On allait y chercher autre chose que la victoire politique : les sociétés odieuses des carbonari, chefs du mouvement, ne dissimulaient guère qu'ils visaient surtout à la tête de l'Eglise. On mangea l'artichaut feuille à feuille, suivant une expression célèbre. Il en restait une, la plus grosse : les bandes garibaldiennes essayèrent de l'attirer à eux, mais à Mentana elles furent rejetées du festin. Alors intervient la convention de septembre, par laquelle le gouvernement subalpin signe les engagements les plus précis, et qui, du reste, n'inspire de confiance à personne. La guerre avec la Prusse à peine déclarée, nos troupes sont retirées de Cività-Vecchia. « Le

« courage, l'honneur et l'habileté manquèrent à la fois au gouvernement impérial le jour où il prit cette fatale mesure (p. 12). » Était-ce entente secrète, abandon calculé, vengeance à propos du concile, ou simple ineptie de gens sans portée ? il ne nous appartient pas de trancher des questions de cette nature, encore que nous ayons sur elles des opinions très-formées. Quoi qu'il en soit, ceux que M. de Bismark appelle les *reptiles* de la presse, redoublent de fureur contre Rome et le pouvoir temporel ; on lit chaque matin dans des feuilles sans morale d'abominables articles saturés de mensonges, baignés dans la haine et suant l'impiété. Nous ne disons pas trop en employant ces expressions : on sent dans ces pamphlets une rage qu'il est impossible de flétrir assez, car elle est infernale. Ce qu'on essaie de persuader à l'Europe, c'est surtout que les sujets du pape frémissent sous le joug sacerdotal, et n'attendent qu'un appui venu du Nord pour se déclarer énergiquement. M. de Beauafort, parmi ses autres réfutations, est inattaquable dans celle-ci ; les faits qu'il apporte, décisifs et nombreux, le rendent irréfutable ; et à nous, qui longtemps avons vu de près l'Italie, il sera permis d'ajouter notre témoignage au sien. Qu'y avait-il de plus facile aux Romains, pendant le siège par les Piémontais, que de prendre à revers les soldats pontificaux occupés aux murailles, et d'ouvrir les portes à l'ennemi ? La moindre tentative n'en a pas été faite. — Lorsque, à Frosinone, le 13 septembre 1870, le major Lanzi se replie sur Rome à l'approche des troupes de Florence, loin de l'insulter lui et ses soldats fidèles, les habitants se groupent pour leur adresser de sympathiques adieux, les escortant jusqu'au delà des portes, et les entourant de manifestations touchantes. L'ennemi entre le lendemain, précédé de garibaldiens qui, le revolver au poing, s'efforcent d'éveiller l'enthousiasme populaire : prières et menaces échouent également ; la musique de la ville refuse de se rendre au-devant de l'armée envahissante. En vingt endroits, les zouaves pontificaux sont l'objet d'ovations à leur départ, aux cris de *Viva Pio Nono*, et de *Ci rivedremo !* « Nous nous reverrons ! » Pas un seul des soldats indigènes ne déserte, malgré la facilité que tous en ont, dans les derniers moments de marches et de contre-marches à travers les montagnes, et lorsqu'on leur a fait entendre que les Piémontais les récompenseront. — On verra, dans ce livre, le rôle joué par la Prusse et par M. d'Arnim, son représentant : c'est aussi une page d'histoire à conserver. Les réflexions de l'auteur à ce sujet frapperont tous

les esprits généreux (p. 26). — Signalons encore (pp. 234 et suiv.) l'entrevue d'un général piémontais avec le général Kanzler, ministre des armes de Sa Sainteté, pour obtenir que Rome fût ouverte sans combat. C'est une scène pleine de grandeur de la part du ministre, de dissimulation du côté de l'envoyé. Le pape, au dire de celui-ci, n'avait point de meilleurs amis que ceux qui lui arrivaient de Florence, l'arme au poing, le canon en avant, pour le délivrer de l'oppression des soldats *mercenaires* accumulés dans sa capitale... Œuvre de libération catholique, non de violence ou d'arrière-pensées.

« Si on se rend à l'amiable, dit-il, on évitera un siège que repousse
 « tout esprit de prudence, de sage politique, de raison ; on augmen-
 « tera l'affection de l'armée et de la patrie pour le saint-père : car,
 « pour mon compte, je me fais fort de faire crier à tous mes soldats
 « qui entreront dans Rome : *Vive Pie IX!* » — Écoutons maintenant Pie IX lui-même, le 19 septembre, veille de l'entrée des Piémontais, lorsque, gravissant à genoux les degrés de la *Scala-santa*, il s'offre à Dieu comme victime pour son peuple et pour son armée, dans une prière prononcée à haute voix. Nous ne pensons pas qu'elle ait été publiée ailleurs : « O vous, grand Dieu, mon Sauveur, vous
 « dont je suis le serviteur des serviteurs, vous dont je suis le très-
 « humble et indigne représentant, je vous en supplie par ce sang
 « précieux répandu par votre divin Fils en ces lieux mêmes, et dont
 « je suis le suprême dispensateur ; je vous en supplie par les tour-
 « ments, par le sacrifice de votre divin Fils qui a monté volontaire-
 « ment ce même escalier d'opprobre pour s'offrir en holocauste
 « devant le peuple qui l'insultait et pour lequel il allait mourir sur
 « une croix infâme : oh ! je vous en prie, ayez pitié de votre peuple, de
 « votre Eglise votre fille bien-aimée ; suspendez votre courroux,
 « votre juste colère. Ne permettez pas à des mains infâmes de venir
 « souiller votre demeure. Pardonnez à mon peuple, qui est le vôtre ;
 « et s'il faut une victime, ô mon Dieu, prenez votre indigne servi-
 « teur, votre indigne vicaire ! Pitié, mon Dieu, pitié, je vous en prie !
 « Et quoi qu'il arrive d'ailleurs, que votre sainte volonté soit faite
 « (p. 258) ! » — Et quels traits de fidélité, de force et d'héroïsme, parmi les zouaves pontificaux ! Eu tombant, l'un mêle le nom du pape à celui de sa mère. Un autre, blessé des premiers, s'écrie : « Tant
 « mieux ! me voilà plus heureux que beaucoup de mes compagnons
 « qui sont restés deux ans ici, et qui n'auront pas eu cette chance
 « d'être blessés pour le pape (p. 292). » Il arrivait du Canada. Un

troisième, à qui une balle a traversé la bouche et coupé la langue, — un Français celui-là, — fait signe, au moment d'expirer, qu'il veut écrire, et c'est pour léguer au saint-père tout ce qu'il possède. — Lorsque, le 20 septembre, l'ordre du pape fit cesser une défense impossible, après que la violence avait été constatée devant l'univers entier, qui peut dire l'amer désespoir des soldats et des chefs ? Larmes de rage, écrit M. de Beauffort, silence désolé, abattement, stupeur. « Oh ! la douleur immense ! et en même temps une obéissance im-
« médiante et absolue. Nous apprîmes alors ce que le cœur humain
« peut supporter de souffrance sans se briser (p. 271). » N'omettons pas, non plus, ce cri d'un zouave à qui on ampute une jambe brisée par la mitraille : montrant la jambe qui lui reste : « Celle-ci encore
« est pour le pape ! » — « Courage, camarades, dit un autre, broyé
« par la mitraille, courage, et vive notre saint-père ! » — Et il se trouvera des folliculaires pour déclarer que la religion amollit les âmes !

Aux traits burlesques à présent, significatifs malgré cela. Tout le monde a entendu parler du vieux bandit Gasparone, devenu célèbre sous la plume d'Alexandre Dumas, et qui avait été transporté au bagne de Cività-Castellana : dès que les envahisseurs furent maîtres de cette petite ville voisine de Rome, ils visitèrent les prisons, et Gasparone n'hésita pas à demander une pension au gouvernement italien. Il se vantait d'avoir commis quarante-cinq assassinats, et avait plus que mérité la mort ; mais, n'ayant été puni que du bagne perpétuel, il faisait valoir ses longues années de détention comme un droit aux récompenses de l'Italie. Et de fait, il paraît qu'il reçut plus d'une faveur du ministère piémontais (p. 484).

Nous avons détaché au hasard quelques pages de ce livre supérieur. La méthode, l'ordre parfait, la clarté avec lesquels l'auteur expose son sujet, en rendent la lecture aussi agréable que profitable. La partie militaire technique est assez savamment traitée pour servir à l'instruction des hommes de guerre. On suit pas à pas les différents corps entrant dans les Etats romains par quatre points à la fois, aussi bien que les marches des soldats pontificaux ; les cadres, pièces, commandants, sont indiqués en tableaux ; des cartes dressées exprès permettent de comprendre comme si l'on était sur les lieux ; les notes explicatives ou complémentaires, ou de simples justifications de textes, sont abondantes ; les pièces justificatives les plus amples, et jusqu'aux séances du parlement italien, forment un travail à part,

doublant le mérite de l'ouvrage. Plusieurs de ces pièces seraient peut-être difficiles à trouver maintenant.

Nous avons, en écrivant les premières lignes de ce compte rendu, l'intention d'insister sur les excès, les abominations de toutes sortes, qui accompagnèrent l'entrée des Piémontais dans Rome, et qui durèrent plusieurs jours. Ce fut l'œuvre d'exécrables bandits qui avaient suivi l'armée, une écume sortie de tous les bouges de la Péninsule. A quoi bon? nous nous étendrions au delà des bornes, et chacun sait bien de quoi est capable une troupe impie se ruant sur un lieu sacré. On vaudra lire cela au long dans M. de Beauffort, et saluer avec lui ces nobles défenseurs du saint-père et du droit qui, après avoir combattu vaillamment, sublimes *mercenaires*, se virent en butte aux insultes de quelques soldats immondes de l'Italie, — nous ne disons pas de l'armée italienne elle-même, — et demeurèrent jusqu'à la fin, pour l'honneur de la conscience humaine, les modèles de l'abnégation, du courage et de la vraie grandeur. Encore quelques semaines, on les reconnaîtra bien à Patay! V. POSTEL.

66. HISTOIRE DE SAINT PIERRE, *prince des apôtres et premier pape*, par M. l'abbé JANVIER, doyen du chapitre de l'Eglise métropolitaine de Tours. — 4 volume in-8° de XVI-384 pages (1875), chez Alfred Mame et fils, à Tours, et chez Poussielgue frères, à Paris; — prix : 2 fr. 50 c.

Nous serions fort surpris si l'on n'accusait point ce livre de manquer de *critique*. Il semblerait, en effet, à première vue, que l'auteur, peu familiarisé avec les *sources*, étranger même à la plupart des œuvres consacrées par l'érudition moderne aux temps apostoliques, écrit pour édifier plutôt que pour instruire, *ad narrandum, non ad probandum*. On le sait, plusieurs points de la vie de saint Pierre sont obscurs et controversés, plusieurs dates incertaines. N'était-il pas opportun de mettre en relief chaque point du litige, d'en considérer toutes les faces, d'accumuler à l'entour tous les documents qui s'y rapportent, et d'en tirer quelque conclusion nouvelle et lumineuse? Beaucoup d'Allemands l'ont fait, témoin les notes ajoutées par le P. Gams à l'*Histoire ecclésiastique* de Mœhler, et beaucoup de Français, en pareille circonstance, rivaliseraient avec les Allemands. M. l'abbé Janvier, au contraire, glisse à travers les difficultés comme s'il ne les voyait pas, affirme comme si personne n'avait jamais nié, et conclut comme si le doute n'était pas possible. N'est-ce point, de notre temps, un impardonnable défaut?

Non; c'est même, à notre humble jugement, une très-précieuse qualité. Assez d'autres ont soumis les origines de l'Eglise à leurs minutieuses, fastidieuses et prétentieuses dissections; il est bon que nous ayons maintenant de grandes biographies, larges, majestueuses, dégagées, où le surnaturel coule à pleins bords, sans se heurter aux paperasses des bibliomanes. A dire vrai, M. l'abbé Janvier aurait bien fait peut-être d'insinuer, en certains endroits, que son opinion ne repose pas toujours sur des preuves évidentes; mais quiconque se préoccupe de la rigueur historique et justifie cette préoccupation par quelque culture, découvrira sans peine que dans son travail la science est voilée et non pas absente. Il a écrit (ce qui est très-louable) pour tout le monde, même pour la jeunesse qui n'a pas encore dépassé les études élémentaires et dont l'esprit s'attache difficilement aux matières très-complexes : il fallait donc qu'il mît dans son récit beaucoup de netteté et de rapidité, qu'il lui donnât une physionomie vive et attrayante. Mais il ne marche point, pour cela, au hasard. Il sait parfaitement où il va et par où il passe, et, s'il choisit tel sentier de préférence à tel autre, c'est précisément parce qu'il use de *critique* et de discernement. Aussi son livre est une vraie biographie, non-seulement agréable, mais sérieuse, un tableau d'histoire largement et scrupuleusement dessiné, sur lequel se détache vivante la plus grande personnalité qui ait paru dans le monde après Notre-Seigneur et sa sainte mère.— Il partage la vie de son héros en quatre phases, dans lesquelles on admire successivement le disciple privilégié, le chef du collège apostolique, l'évêque de Rome, et le martyr crucifié au Janicule pour être bientôt l'objet d'un culte qui ne finira qu'avec le monde. — Il faudrait lire l'Evangile avec un esprit bien distrait pour n'y point voir que saint Pierre reçut de Jésus-Christ, dès le moment de sa vocation, et garda jusqu'à la fin le premier rang parmi les apôtres. Tout indique et confirme cette prérogative, les paroles et les attentions spéciales du divin Maître, l'initiative que prend Pierre, en diverses circonstances, sans affectation et sans timidité, enfin la déférence marquée de ses collègues et l'aveu non équivoque des évangélistes. Tout révèle aussi, après l'Ascension, son autorité sur l'Eglise. Il procède au remplacement de Judas; il parle, dans le cénacle, au nom de tous les autres apôtres sans avoir été délégué par eux; il punit, comme chef de la communauté chrétienne, Ananie et Saphire; il visite en pasteur suprême le champ apostolique; il règle la liturgie; et saint Paul lui-même,

qui a reçu directement sa mission du Sauveur, vient le trouver à Jérusalem comme pour se rattacher à un centre autour duquel tout doit rayonner. Après avoir pourvu aux premiers besoins de l'Eglise d'Orient, il abandonne son siège provisoire d'Antioche pour fixer définitivement sa chaire à Rome, la capitale de l'Occident. De là il évangélise et dirige, par lui-même ou par ses disciples et ses vicaires, le cœur et les extrémités du grand empire des Césars ; de là ses successeurs règneront sur un empire aussi vaste que le monde. Enfin la persécution sévit autour de lui. Atteint comme ses chers néophytes, il est jeté en prison, puis condamné au supplice de la croix. C'est la dernière consécration de son œuvre. Une gloire impérissable environnera son tombeau. Le Vatican reflètera désormais le Calvaire, et quiconque, dans la suite des temps, voudra s'attacher au Sauveur, devra être présenté par Pierre. « Un seul troupeau et « un seul pasteur, » a dit Jésus-Christ. Le pasteur visible, c'est le pape, et le pape, c'est Pierre. — On ne comprendra donc jamais ni l'existence, ni la constitution de l'Eglise, ni la plénitude des bienfaits de la rédemption, si l'on ignore entièrement l'histoire du chef des apôtres. Par contre, la connaissance et l'intelligence de cette histoire ne peuvent manquer d'ouvrir à l'esprit de magnifiques horizons, de rendre la foi plus facile et la piété plus tendre et plus active. Le livre de M. l'abbé Janvier nous semble admirablement fait pour produire ce résultat, parce qu'il réunit, dans des proportions peu communes, l'exactitude du fond, la délicatesse du style, et, ce qui domine tout, le sens du beau et du divin. Volontiers nous lui appliquerons ce que l'auteur, toujours modeste, dit simplement du sujet qu'il traite : « En voyant l'action surnaturelle et divine paraître si visiblement « en saint Pierre, on ne pourra s'empêcher de remarquer sur quelle « base repose l'édifice qu'il a eu mission de construire. Sachant « mieux de quelle main cet apôtre a été soutenu, par quel esprit il « a été dirigé, on s'étonnera moins de la durée permanente de « l'œuvre qu'il a fondée, de la fécondité de vie qui surabonde dans « la société dont il est le père. Le surnaturel du christianisme et la « divinité de l'Eglise rayonneront aux yeux les moins clairvoyants « d'un invincible éclat (p. XIII). » Grande et précieuse consolation aux jours d'épreuves que nous traversons maintenant ! Où puiserions-nous le courage et l'espérance, si nous ne pouvions nous dire avec certitude : La barque de Pierre porte encore Jésus-Christ ; les tempêtes ne peuvent donc rien contre elle : *Fluctuat, non mergitur!*

M. l'abbé Janvier a eu quelques distractions, notamment lorsqu'il met le Janicule sur la rive gauche du Tibre; mais de tels oublis sont faciles à réparer.

LE VERDIER.

67. SAINT JOSEPH, *étude historique sur son culte*; — *premier office en son honneur publié avec variantes, notes et traduction, sur des documents des xv^e et xvi^e siècles*; — *recueil de prières tirées des anciennes liturgies*, par M. l'abbé LUCOT, chanoine honoraire de Châlons. — 4 volume in-48 de VIII-376 pages (1875), chez Plon et Cie. — prix : 2 fr. 50.

Par une fortune particulière qui le distingue, ce livre est tout à la fois une œuvre d'érudition et un manuel très-propre à nourrir la piété des fidèles. — Saint Joseph, proclamé récemment patron de l'Eglise universelle, nous apparaît dans l'Evangile en communication avec les esprits célestes pour la conduite du roi des anges et de leur reine; puis le texte sacré se tait sur lui. Or, les plus glorieuses prérogatives découlent nécessairement de ses titres d'époux de Marie, de père adoptif de Jésus. Nulle dévotion n'est mieux fondée que celle qui s'adresse à un tel saint. Cette dévotion, M. l'abbé Lucot vient en présenter l'histoire, et c'est en ne laissant rien aux suppositions, en recourant aux sources, indiquées soigneusement, en s'appuyant sur les meilleures autorités, qu'il avance dans son travail.

Il débute par observer que l'extension nouvelle donnée à ce culte se trouve justifiée par l'état actuel de la société, et que Dieu le fait bien épanouir à son heure. « Sentier étroit d'abord, peu connu, « peu frayé, cette dévotion est devenue, selon la parole de nos saints « livres, ce grand chemin tout resplendissant de sainteté, où ger- « ment les plus merveilleuses vertus. Tant d'âmes saintes y ont passé, « qu'il est devenu deux fois glorieux; tant de cœurs attristés y ont « retrouvé la paix et la sérénité, qu'en cette vallée de larmes on y « court avec bonheur (p. 9). » Elle a commencé dans l'Eglise primitive, ainsi que l'attestent, entre autres, les vieilles peintures des catacombes, aux cimetières de sainte Priscille, de saint Hippolyte et de saint Prétextat. Joseph y est représenté assez jeune: ce qu'on ne manquera pas de remarquer. — Les Grecs nous apparaissent les premiers dans ce culte sous une forme positive; les carmes l'apportent en Occident, et les ordres religieux se montrent zélés pour en étendre le bienfait. Nos martyrologes inscrivent le nom de Joseph vers la fin du ix^e siècle; les franciscains adoptent solennellement cette fête en 1399, et au siècle suivant saint Bernardin de Sienne lui assure un plus grand développement. Gerson, à la même époque,

« complet que nous offrons au public : notre rôle est plus modeste. « Les auteurs ont réuni, coordonné dans une foule d'auteurs, ce « qui leur a paru de plus utile pour l'instruction de la jeunesse, dans « un traité simple, facile et de peu d'étendue. Dans un cadre res- « treint, ils ont résumé les œuvres de Rollin dans son *Traité* « *des études*, de Laharpe dans..., de Lefranc, de Marmontel « dans..., etc. (p. 9). » — Le fond est plus recommandable, la disposition également ; les définitions sont claires, dégagées d'un appareil trop savant, et les citations données en exemples ont été bien choisies. — La première partie roule sur la méthode, la logique, l'art du raisonnement, les pensées et le style qui doit les rendre, avec ses qualités, les défauts qu'il peut avoir, les figures qu'il emploie, etc. — La seconde traite des principaux moyens de se former à l'art d'écrire : lecture, analyse, imitation des bons écrivains, composition. Ce dernier titre amène naturellement les définitions et les règles de chaque genre : description, narration, genre didactique, lettres, poésie sous ses nombreuses formes. — Avec la troisième partie, on entre plus pleinement dans l'art poétique, qui fournit matière à un coup d'œil sur l'histoire et à mille notions intéressantes. — La quatrième et dernière partie, intitulée *supplément* (nous ne savons trop pourquoi), trace l'histoire générale de la littérature en prose, chez les Grecs, chez les Latins, en France et chez les principales nations modernes, et la conclusion arrive tout de suite, sans la moindre séparation, s'élevant encore à des hauteurs que la nature et le mérite du livre ne comportent qu'à moitié. — « Puisse notre modeste travail « avoir l'éminent avantage, dans l'enseignement des lettres, d'éta- « blir et d'affermir dans l'esprit et le cœur de la jeunesse... ces vé- « rités de premier ordre qui sont la grande lumière de la vie, le « soutien nécessaire des mœurs, la base de la société ! etc. (p. 279). » — Il y aurait beaucoup à faire aussi pour la correction orthographique. En retouchant l'œuvre, on obtiendrait, croyons-nous, un bon ouvrage élémentaire.

84. LES ENNEMIS DES CURÉS, ce qu'ils sont, ce qu'ils disent, par Mgr DE SÉGUR. — In-32 de 68 pages (sans millésime), chez Tolra ; — prix : 20 cent.

Nous n'avons pas à dire à nos lecteurs quel est le mérite et quel est le succès des opuscules que Mgr de Ségur offre si nombreux au peuple des villes et des campagnes, et le bien qu'ils y produisent. Nous nous bornons à leur signaler le dernier paru : les *Ennemis des*

curés, et à les engager à le répandre, à le faire lire partout, et spécialement aux trop nombreux ennemis du prêtre qu'ils trouveront facilement autour d'eux. Qu'ils jugent de l'utilité que doit avoir ce petit livre par le sommaire que nous croyons devoir en donner ici, et qui leur montrera qu'il est plus que jamais de circonstance.

Après une observation générale peu flatteuse pour les ennemis des curés, l'auteur montre que les ennemis des curés sont, en général, des lâches ; — une collection de sots et d'ignorants ; — pour la plupart, des jobarts et des imbéciles ; — un tas de brouillons et de mauvaises têtes ; — la fine fleur des mauvais sujets ; — des ivrognes, des voleurs et des fripons. — Il examine ensuite si les curés sont les ennemis du peuple, des fainéants, des gens inutiles, des propres à rien ; — si les curés aiment la bonne chère, le bon vin et les gros dîners ; — si les curés sont des gens dangereux, qui fourrent leur nez dans toutes nos affaires et qui s'insinuent dans les familles ; — si les curés sont des gens d'argent, des gens intéressés qui demandent toujours ; — si les curés veulent rétablir la dîme ; — s'ils sont les ennemis du progrès, de la liberté, et de la société moderne ; — si les prêtres sont des hommes comme les autres. — Il répond enfin à cette objection : Mais il y a de mauvais prêtres. Comment ceux-là peuvent-ils être les ministres de Dieu ? et il termine par un épilogue.

Cette rapide analyse, dans laquelle nous avons à peu près reproduit les titres mêmes des chapitres qui divisent cette brochure, suffira, nous l'espérons, pour contribuer à la propagande de cet intéressant opuscule, appelé, comme les autres du même auteur, à faire beaucoup de bien et à détruire beaucoup de préjugés.

85. *ERREURS et mensonges historiques*, par M. Charles BARTHÉLEMY. — 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e séries. — 5 volumes in-42 de IV-286, IV-280, 280, 296 et 260 pages (1875), chez C. Blériot ; — prix : 2 fr. le volume.

Aux deux premières séries de son ouvrage, qui, à elles deux, comptent près de vingt éditions, M. Charles Barthélemy vient d'en ajouter trois autres plus intéressantes encore et plus complètes. Examinons-les rapidement.

L'auteur s'est donné la mission de réfuter, avec la force et l'énergie qui appartiennent à la vérité, les calomnies de toute espèce que la mauvaise foi et l'ignorance répandent sans cesse et partout contre l'Eglise.

C'est par le conte de la papesse Jeanne qu'il commence. Voilà

un vieux mensonge que les encyclopédistes et les philosophes, Bayle, Jurieu, Basnage, ont eux-mêmes déclaré tel, imités par nombre de protestants dont la principale faiblesse n'était, certes, pas un amour exagéré du catholicisme. Ajoutons à cet aveu les savantes polémiques d'Eneas Sylvius, de Bellarmin, de Baronius, pour ne citer que les autorités, et tout semblerait démontrer qu'il est inutile de revenir sur cette question. Et cependant, combien de catholiques ne savent pas répondre à cette monstrueuse fable, que la vie de la papesse Jeanne ne se trouve dans aucune des vies des papes par des auteurs contemporains, si ce n'est dans un manuscrit d'Anastase, entre Léon IV et Benoît III, mais sur la marge du manuscrit, écrite par une main étrangère, que Blondel suppose être celle de Martinus Colonus, archevêque de Cozenza, lequel vécut quatre cents ans après Anastase ; qu'il n'existe absolument aucun monument, de quelque nature que ce soit, qui puisse faire admettre seulement comme vraisemblable l'existence de cette femme ; que tous les auteurs, sans exception, qui en ont parlé, sont suspects à tous les titres, et qu'enfin une absurdité de ce genre est aussi incroyable pour tout homme sensé, que les hauts faits de Pantagruel et de Gargantua.

La perfidie se montre hardiment dans l'accusation que l'on porte si volontiers contre le légat du pape Innocent III, à propos du sac de Béziers et du massacre des Albigeois en 1309. « Tuez-les tous, « aurait-il dit ; Dieu saura bien reconnaître les siens ! » L'auteur de cette parole serait Milon, secrétaire du pape. Or Milon n'était allé que jusqu'à Montpellier et se trouvait alors en voyage d'Arles à Marseille. En second lieu ce mot ne se trouve dans aucun des auteurs contemporains du fait, l'Anonyme Provençal, Guillaume de Puy-laurens et Pierre de Vaux Cernay. C'est un moine allemand de l'abbaye d'Heisterback, Besarius, qui le rapporte le premier dans son livre *Dialogi miraculorum, distinctio V, cap. XXI*. Après lui viennent — naturellement ! — Auquetil, Michelet, Henri Martin, ceux, en un mot, qui saisissent toutes les occasions de propager un mensonge de ce genre. Quant au massacre, il est avéré que les chefs ne le commandèrent point, et que Béziers fut saccagé ni plus ni moins que toute ville prise d'assaut. On a grossi le chiffre des victimes jusqu'à cent mille, et c'est à peine si la ville pouvait contenir alors douze mille habitants. Encore est-il impossible d'admettre qu'il aient tous péri ; et d'après un récent travail publié par la so-

ciété archéologique de Béziers, le chiffre des victimes ne dépasserait pas huit mille. — Nous reprocherons à l'auteur d'avoir trop écourté le chapitre qu'il consacre à cet épisode historique. Il nous semble aussi qu'il aurait pu tirer un meilleur parti des matériaux qu'il a mis en œuvre, et surtout conclure plus hardiment.

Nous lui ferons le même reproche au sujet des enfants de Nemours, sur lesquels la gent universitaire s'apitoie, en les montrant inondés du sang de leur père décapité. M. Barthélemy aurait pu saisir cette occasion de tracer un beau portrait de Louis XI, l'un des plus grands rois qu'ait possédés la France. Qu'il fût superstitieux, irascible, colère, vindicatif, cruel, dissimulé, c'est ce que l'on ne sait que par Commines, son traître serviteur, par Walter Scott, romancier de premier ordre, mais esprit fort enclin aux préventions protestantes, et par Casimir Delavigne, que nous admirons comme poète mais dont nous n'acceptons nullement l'autorité comme historien. Il ne faut pas oublier que Louis XI travailla ardemment à constituer l'unité française ; qu'il fut le plus ferme adversaire de la féodalité, enfin le premier qui fut assez habile pour reconnaître une puissance et des droits au tiers-état. Sans essayer une réhabilitation faite ailleurs, sans parer ce monarque de fausses vertus, sans nier ses vices et ses fautes, on peut affirmer qu'il valut mieux que sa réputation, qu'il est temps de lui rendre justice, et que poètes, romanciers, chroniqueurs doivent céder la place à des hommes d'une imagination moins vive, mais d'un jugement plus sûr. En l'espèce, dirait un avocat, il faut démontrer que Nemours, coupable, mérita son sort, et que l'excès de cruauté attribué à Louis XI est une audacieuse fiction. Cela est facile. D'abord Nemours, obligé du roi, était de tous les complots tramés contre lui, fomentait la guerre civile, agissait, en un mot, en ennemi acharné de la royauté et de l'ordre public. Il fut arrêté à Carlat, quand le roi fut las d'exercer inutilement sa clémence, amené à Paris, jugé, condamné à mort. On l'exécuta aux Halles, le 4 août 1477. Aucun des écrivains contemporains, même les plus hostiles à Louis XI, ne parle de l'anecdote des enfants placés sous l'échafaud pour recevoir le sang de leur père. Voltaire, le menteur insigne, Duclos et Grenier sont les premiers à en parler. Si bien que feu Michelet et le doucereux Henri Martin avouent eux-mêmes que c'est là une allégation fautive que rien ne justifie. Il faut donc reléguer cette historiette parmi celles que les fabricants de mélodrames ont le monopole d'utiliser.

Que ne peut-on faire de même à l'égard des diatribes que l'on répète chaque jour à propos de l'inquisition, dans les nombreux journaux, opuscules et livres publiés pour le plus grand divertissement des badauds ! L'inquisition ! voilà un mot qui fait frémir le clan libre-penseur et rougir beaucoup de catholiques, lesquels, n'osant supposer que l'opinion du plus grand nombre soit tout à fait erronée, s'imaginent qu'il est nécessaire de faire la part du feu. Ils se contentent de quelques timides objections et ne tardent pas à lâcher pied, pour peu surtout qu'on les accable des émouvants récits d'une foule de poéteraux et de romanciers *secundum* Eugène Sue.

Cette pusillanimité est condamnable. L'étude parfaite de M. Ch. Barthélemy analyse tous les travaux antérieurs plus complets et plus savants qui ne sont point malheureusement à la portée de toutes les intelligences. Ce *compendium* est plein de clarté sans être surchargé d'érudition. Il résume la dissertation si éloquente du docteur Hefelé, les spirituelles *Lettres d'un gentilhomme russe*, de Joseph de Maistre, les écrits du P. Lacordaire, du dominicain Echard, d'autres historiens compétents. M. Barthélemy débute par démontrer que l'inquisition ne fut ni *inventée* ni dirigée par saint Dominique, puisque remontant au concile de Vérone en 1184, elle fut confiée aux dominicains en 1233, douze ans après la mort de saint Dominique. Il établit ensuite d'une façon limpide la distinction qu'il importe de faire entre l'inquisition ecclésiastique ou saint-office existant encore aujourd'hui, et l'inquisition espagnole, instrument politique, rouage gouvernemental, créé par les souverains d'Espagne. Puis il discute les accusations dont on charge ce tribunal politique. Son raisonnement est serré, concis, irréfutable. On ne saurait nous demander de le développer, car notre cadre est restreint ; il nous suffira de dire que cette étude est suffisante pour offrir à ses lecteurs des arguments sérieux et concluants contre nos antagonistes. Ainsi, les prétendus amis du peuple parlent à chaque instant de millions de victimes, des inombrables victimes du saint-office. Or, un fanatique ennemi de ce tribunal, Llorente pose un chiffre de trente mille condamnations à mort en trois cent trente années : l'écart vaut la peine qu'on s'y arrête. De « millions de victimes » nous voici arrivés à un peu moins de cent sentences capitales par an. Dans quel pays, même de nos jours, ce chiffre n'est-il pas atteint ? Allons plus loin. Calvin à Genève, — *ab uno disce omnes*, — prononça en une année plus de condamnations dans une seule ville que le saint-office dans l'Espagne

tout entière et dans le même laps de temps. Maintenant, si, comme il est juste, nous ramenons le calcul fait par Llorente à ses véritables proportions, nous obtiendrons un résultat bien plus saisissant. Ce n'est pas assez : Joseph de Maistre, réfutant Voltaire, affirme avec raison que durant trois siècles il y eut, *en vertu de l'inquisition*, plus de paix et de bonheur en Espagne que dans les autres contrées de l'Europe. Cette vérité, M. Barthélemy la déduit très-habilement, avec beaucoup de conscience et sans exagération. Tout homme de bonne foi, après avoir lu cet excellent petit résumé, arrivera à la même conclusion que l'auteur, conclusion qui, d'ailleurs, devrait être formulée plus mathématiquement, si nous osons nous exprimer ainsi. Quand on a, comme M. Barthélemy, le courage d'arborer hautement son drapeau, il faut aller jusqu'au bout : nous lui reprocherons encore une fois de ne pas définir nettement, en quelques lignes, à la fin de chacune de ses études, la solution du problème telle qu'elle ressort de ses affirmations. Le lecteur veut que ce travail soit tout fait. Il n'aime pas être obligé à une tension d'esprit. Il lui plaît de terminer par ce que les chroniqueurs appellent « le mot de la fin. »

Lorsque feu Ponsard donna au théâtre son fameux drame *Galilée*, qui n'eut qu'un succès mesquin, la presse retentit de polémiques très-vives au sujet de cet illustre italien. Mainte brochure circula, maint discours eut les honneurs de l'impression. De tout cela il ressortit que Galilée ne prononça jamais le célèbre apophtegme : *E pur si muove* ; qu'il n'eut d'autre prison que les salons d'un palais archiépiscopal ; enfin que la légende improvisée par les détracteurs de l'Eglise doit être reléguée au rang des plus fantaisistes historiettes de l'école à laquelle nous devons M. Ponson du Terrail et tant d'autres vicomtes de lettres. M. Barthélemy instruit à nouveau cet étrange procès, d'après un remarquable travail de M. de Falloux. Galilée, dont la réputation s'était déjà répandue en Europe, fit un premier voyage à Rome en 1614. Il y fut accueilli comme les papes savent accueillir tous ceux qui les aident dans leur mission civilisatrice. Personne ne songea à l'accuser d'hérésie. Ce ne fut que lorsqu'il exigea, — ce mot est du contemporain Guicciardini, — que le pape et le saint-office déclarassent le système Copernic fondé sur la Bible, que les juges suprêmes de la doctrine voulurent examiner de quel droit l'astronome prétendait dicter des lois aux maîtres de la théologie. La congrégation jugea, et se borna à déclarer que la théo-

ric du mouvement de la terre ne s'accordait pas avec la Bible, et ne défendit que les ouvrages qui soutenaient cette théorie. En 1616, Galilée voulut faire un dogme de la rotation du globe sur son axe. En 1632, il attaqua l'Eglise et l'inquisition dans son *Système du monde*. L'année suivante son procès commença. Il vint à Rome, fut logé dans les appartements du fiscal, puis chez l'ambassadeur de Florence. Il ne subit jamais la torture, se rétracta volontairement, puis retourna à Florence. *J'ai été retenu cinq mois en prison*, écrivait-il à un de ses amis, *dans la maison de l'ambassadeur de Toscane qui m'a vu et traité, ainsi que sa femme, avec un si grand témoignage d'amitié, qu'on n'eût pu mieux faire à l'égard de ses plus proches parents. Après l'expédition de ma cause, j'ai été condamné à une prison facultative au libre arbitre de Sa Sainteté. Pour quelques jours, cette prison fut le palais et le jardin du grand-duc, à la Trinité du Mont. Ensuite, j'échangeai cette résidence contre la maison de Mgr l'archevêque de Sienne, où j'ai passé cinq mois en compagnie du père de Saint-Iré et en visites continuelles de la part de la noblesse de cette ville.* Que voilà donc un prisonnier malheureux !... En vérité, on ne sait qu'admirer le plus, de l'outrecuidance des romanciers ou de la stupide crédulité de leurs lecteurs.

Il y a quelques années, un recueil de premier ordre publia le travail le plus complet, le plus parfait, le meilleur qui ait été fait jusqu'ici sur la Saint-Barthélemy. Ce travail était de M. Georges Gandy, l'un de nos collaborateurs. Mais, ainsi que le remarque M. Barthélemy, on n'a pas encore tout dit sur cette question, si amplement qu'on l'ait traitée. Il examine donc dans tous ses détails cet épisode de notre histoire, et fait un mémoire en forme, basé sur des preuves incontestables, dont le plus grand nombre lui est fourni par des écrivains protestants. Il établit d'abord que la religion n'eut aucune part à la Saint-Barthélemy ni comme direction, ni comme conseil, ni comme agent. Il cite, à l'appui, ce fait que les couvents de Toulouse servirent d'asile aux calvinistes ; que les huguenots furent sauvés en grand nombre par les catholiques, à Bourges, à Lisieux, à Romans, à Nîmes, à Troyes, à Bordeaux. En second lieu, il trace de Coligny un portrait fort ressemblant ; il examine ce qu'était alors son parti, et maintenant que de fatals événements nous ont, hélas ! donné un terme de comparaison qui sera compris de tout le monde, il suffira de dire que les huguenots étaient les *communeux* du xvi^e siècle, et que Coligny fut un terroriste religieux, conspirateur, traître à son

roi et à sa patrie. Son meurtre fut une exécution extra-légale. Blâmat-on jamais l'assassinat du maréchal d'Ancre? Enfin l'auteur essaie de déterminer le nombre des victimes de cette combinaison politique vraiment odieuse dans son principe et dans ses résultats. Cela n'est pas facile. Les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. Péréfixe dit cent mille; Sully, soixante-dix mille; de Thou, *environ* trente mille; la Popelinière, *plus* de vingt mille; le Martyrologe des calvinistes, quinze mille; Papyre Masson, *près* de dix mille. Le Martyrologe des calvinistes, en entrant dans le détail, fixe les victimes à quinze mille cent trente-huit, mais il n'en peut désigner nommément que sept cent quatre-vingt-six. Entre ces deux chiffres il faut en accepter un intermédiaire, et nous pouvons, d'après un calcul aussi ingénieux que fondé, le fixer à *deux mille* personnes. C'est aussi l'opinion de M. Georges Gandy. Ainsi ramené à ses véritables proportions, ayant une origine toute différente de celle qu'on lui attribue, ce massacre ne peut plus être un argument contre l'Eglise. D'autant plus qu'on pourrait faire des comparaisons très-dures entre 1572 et 1793.

Dans la troisième série de son intéressant ouvrage, M. Barthélemy revient sur ce sujet, à propos de cette assertion ridicule dont Brantôme est le père : Charles IX tira sur son peuple d'une fenêtre du Louvre. La fenêtre en question fut construite vers la fin du règne de Henri IV. Il y a cent preuves militant contre la calomnie de Brantôme et de Voltaire, sans parler d'une conviction morale invincible, qui vient de la connaissance des faits dans leur détail.

Puisque nous parlons de la réforme, nous pouvons aussi bien mettre en scène l'un de ses principaux apôtres, Jean Calvin. M. Barthélemy mérite un grand éloge pour avoir si vaillamment abordé de front l'étude de cet infâme caractère que l'on ne dépeindra jamais sous ses véritables couleurs, parce qu'il est des choses que l'on ne peut dire, et que « le lecteur français veut être respecté. » Le meilleur portrait de Calvin, est celui qu'en a tracé M. Galiffe, auteur genevois et protestant; aucune plume catholique n'écrivit mieux ni plus sincèrement. Et d'ailleurs, quand on a lu Audin, Bolsec, Fromment, Bonivard, Magnin, il est impossible de ne pas reconnaître que le chef du calvinisme est la plus odieuse figure que puisse montrer l'histoire. Cromwell et Robespierre ne se trouveraient pas honorés d'être mis en parallèle avec Calvin. Cet homme fut un monstrueux assemblage de vices et de passions, en même temps qu'un génie de

premier ordre. Libertin à l'égal de Théodore de Bèze, menteur impudent, faussaire comme le brasseur de Londres, pusillanime comme l'avocat d'Arras, cruel à l'égal de Marat, calomniateur, patelin, hypocrite, il fut despote au point de faire de Genève une ville moins libre que Venise sous le conseil des Dix. Suivant l'expression de M. Barthélemy, Calvin fut le fléau de Genève insurgée, le précurseur de Fouquier-Tinville.

Ce tyran organisa l'espionnage, se montra d'une intolérance révoltante, remplaça l'Eglise par l'Etat, unit en lui-même le pouvoir exécutif au pouvoir théocratique, régla la doctrine selon ses caprices, ordonnant que l'on crût en lui sous peine de mort. Genève devint un repaire d'aventuriers, d'escrocs, de faux monnayeurs, de criminels de toutes sortes. Le seul crime dont Calvin n'absolvait point, était de le combattre. Un espagnol qui avait écrit contre lui, un citoyen qui avait mal parlé de lui, furent décapités. Citons Galiffe : « Calvin ren-
« versa tout ce qu'il y avait de bon et d'honorable pour l'humanité
« dans la réformation des Genevois, et établit le régime de l'intolé-
« rance la plus féroce, des superstitions les plus grossières, des
« dogmes les plus impies. Il en vint à bout d'abord par astuce,
« ensuite par force, menaçant le conseil lui-même d'une émeute et
« de la vengeance de tous les satellites dont il était entouré, quand
« les magistrats voulaient essayer de faire prévaloir les lois contre
« son autorité usurpée. Il fallait du sang à cette âme de boue. » N'oublions pas que c'est un calviniste qui parle. Un jour la ville, à son réveil, vit plusieurs potences élevées sur les places publiques et surmontées d'un écriteau où on lisait : *Pour qui dira du mal de monsieur Calvin....* Que dirons-nous de Michel Servet brûlé vif, de François-Daniel Berthelier décapité ? « Maudite soit, s'écrie le pro-
« testant Galiffe, la mémoire de ce buveur de sang ! »

Cet homme subit un châtement horrible. Le voluptueux, le luxurieux, l'avare, l'orgueilleux Calvin, finit par une paralysie du cerveau à laquelle se joignaient sept ou huit maladies dégoûtantes. Il vit son œuvre s'en aller en lambeaux. Il n'en laissa rien debout, et ce qu'il édifia fut démoli par lui-même. Genève porte encore la peine de sa dictature. Tout y est mort : liberté civile et religieuse, nationalité, grandeur. Elle chasse encore les évêques, mais elle accueille leurs assassins. M. Barthélemy a tiré un excellent parti des travaux de ses prédécesseurs. Il en a pris la quintessence, et il en a formé un tout bien suivi, où les idées s'enchaînent sans se heurter.

C'est la première étude de ce genre qui soit mise à la portée du peuple, et nous pouvons affirmer qu'elle produira un bon résultat. Notre critique n'a point trouvé à s'exercer sur ces pages, auxquelles nous n'accorderons jamais trop d'éloges et que nous voudrions voir entre les mains de tout homme qui sait lire. Elles valent plus d'un gros livre.

S'il écrase Calvin, M. Barthélemy réhabilite, en revanche, celle que les protestants ont surnommée Marie la Sanglante, cette reine que M. Victor Hugo jette en pâture aux grossières invectives du peuple. Comme le théâtre a ressuscité, de nos jours, le drame absurde de l'ancien exilé de Guernesey (style radical), il est à propos de rappeler qu'il est, lui aussi, l'un des calomnieurs volontaires de Marie Tudor : il nous la montre, avec Hume, entête, superstitieuse, violente, cruelle, vindicative, tyrannique. Or, il appert du travail de M. Barthélemy que ces allégations sont fausses, et que Marie Tudor fut, au contraire, l'une des plus vertueuses princesses de son temps, l'une des plus illustres de ce xvi^e siècle si cruellement déchiré et tourmenté par les factions religieuses et politiques, et mille fois plus tolérante que le monarque apostat qui l'avait précédée sur le trône, et la reine sanguinaire qui lui succéda.

Lorsqu'il s'agit de calomnier, les adversaires de l'Eglise ne reculent devant rien. L'un des arguments qu'ils se plaisent le plus à invoquer est relatif au pape Alexandre VI. Que de fois n'ont-ils pas parlé avec une « sainte horreur » des crimes des Borgia ! M. J. Chantrel a publié une vie d'Alexandre VI dans laquelle il montre que ce pape fut indignement calomnié (Voir notre t. XXIX, p. 203). Le P. Olivier, dans un remarquable travail, malheureusement inachevé (Voir notre t. XLIII, p. 349), a non moins victorieusement répondu aux mêmes calomnies. Il est à peu près prouvé qu'Alexandre VI épousa Giulia Farnèse et en eut des enfants vingt ans avant d'entrer dans les ordres. En admettant même qu'il ait eu ces enfants d'une maîtresse, on ne pourrait lui reprocher que les désordres de sa jeunesse. On rapporte souvent avec complaisance l'histoire du banquet des cinquantes courtisanes, en s'appuyant sur le *Diarium* de Burchard, ouvrage édité, corrigé et augmenté par des protestants. Ni Guichardin, ni Commines, ni Lavine, ni Sannazar, tous adversaires d'Alexandre VI, n'en parlent. Quelle est l'origine de ce livre de Burchard ? Deux cents ans après la mort de ce prélat, Leibnitz reconstitua, d'après des feuilles volantes écrites les unes en français, les

autres en latin ou en italien, un volume qu'il intitula *Diarium* et qui ne fut publié qu'en 1723, par un protestant. Quels sont les autres accusateurs des Borgia? Francois Guichardin, florentin rempli de haine contre tout ce qui n'est pas italien, calomniateur persévérant des pontifes romains, qui brûle lui-même son histoire d'Italie, tissu de mensonges, Guichardin que Voltaire accuse d'imposture, de qui Bayle dit qu'il mérite la haine. Pol Jove, qui adore les Médicis, qui avoue qu'il a deux plumes à son service, l'une d'or, l'autre de fer. Tomaso Tomasi, Machiavel, tous ceux que l'on flétrit...— M. Barthélemy a fait un résumé des différents plaidoyers en faveur de Roderic Borgia, et il réussit à persuader son lecteur, non par de spécieuses discussions, mais par des faits irréfutables. Seulement, il n'échappe pas à un danger que caractérise le proverbe populaire : « Qui veut trop prouver ne prouve rien. » De ce qu'Alexandre VI a été calomnié outrageusement, de ce que la plupart des infâmes allégations de ses détracteurs tombent d'elles-mêmes, il ne s'ensuit pas que sa famille soit pure de tout reproche. On peut le disculper à peu près de tout ce qui lui est reproché, mais faut-il en dire autant, sinon de Lucrece, du moins de César Borgia? Nous ne le pensons pas. D'ailleurs, ceci rentre dans les thèses d'histoire générale. César n'appartient en rien à l'Eglise. Il ne touche en rien au siège romain. En le défendant, on ne défend qu'un homme; en justifiant Alexandre VI, on rend hommage à la grandeur de la papauté. Il est donc inutile, peut-être dangereux, d'embrasser dans un plaidoyer collectif Alexandre VI et ceux que l'on nomme ses enfants.

Si l'on acceptait sans bénéfice d'inventaire toutes les fables qui se débitent, on serait ému par les grandes lamentations que poussent diverses gens au sujet de la révocation de l'édit de Nantes, si vivement condamnée au double point de vue de l'humanité et des lois économiques. Ceux qui en sont encore là n'ont qu'à lire l'étude consacrée à cette question par M. Barthélemy, dans la deuxième série de *Erreurs et mensonges historiques*. Pour bien comprendre la portée de cette mesure toute politique, à laquelle la religion n'eut aucune part, il faut l'examiner dans ses causes, dans sa marche et dans ses suites. « C'est, dit M. de Noailles, dans son travail sur Mme de « Maintenant, c'est la seule manière de la bien connaître et d'échapper « aux déclamations et aux lieux communs, qu'on s'étonne de voir « chaque jour répétés par des hommes instruits... Cet acte appar- « tient, en quelque sorte, à la nation entière par l'assentiment

« général avec lequel il fut accueilli. » M. Barthélemy s'attache à expliquer et à justifier cette mesure, acte de sagesse très-réfléchi de la part de Louis XIV, qui eut pour but de constituer sur les bases les plus solides et les plus durables l'unité de la nation et du territoire français. Il fait donc un exposé de ce qu'était en France le parti protestant avant l'édit de Nantes, de la condition privilégiée qui lui fut faite par cet édit, des changements nécessaires que cet édit lui-même subit, des causes éloignées et successives qui amenèrent de loin et précipitèrent tout à coup sa révocation. Il résulte de cet exposé des faits, que la révocation de l'édit de Nantes ne fit tort ni au commerce, ni aux finances, ni à la population, « quoiqu'on s'obstine, dit l'auteur, à répéter tous les jours le contraire dans des livres, des revues et des journaux, dont le moindre tort, aux yeux de tout esprit sensé, est non-seulement de n'avoir pas étudié la question, mais même d'en ignorer les premiers et les plus simples éléments. » Il prouve donc, après le mémoire dont nous indiquons plus haut le sommaire, que la révocation de l'édit de Nantes n'a pas fait sortir de France cinquante mille personnes, tandis qu'un pamphlétaire du xviii^e siècle porte ce chiffre à deux millions, Limier, à huit cent mille, Basnage, Larrey, Lamartinière, Benoit, à plus de deux cent mille. Le dénombrement qu'il en fait est très-curieux, ainsi, d'ailleurs, que les considérations sur lesquelles il se base.

La quatrième série des *Erreurs et mensonges historiques* renferme plusieurs réfutations de faits secondaires d'un intérêt moins grand. Il faut, néanmoins, citer quelques bonnes pages sur le grand inquisiteur Torquemada, à propos d'un article de la *Nouvelle Biographie générale* publiée par MM. Firmin Didot, et qui, — pour le dire en passant, — est rédigée dans un esprit peu conforme à la vérité et à l'impartialité historiques. Citons encore une curieuse compilation de documents sur Charles VI et Isabeau de Bavière, mais en faisant nos réserves sur le jugement un peu trop indulgent et point assez motivé que M. Barthélemy porte sur cette reine. Enfin, louons un excellent portrait du P. Joseph Du Tremblay, l'ami du cardinal de Richelieu, qu'on avait surnommé l'*Eminence grise*.

Dans le cinquième volume, un bon article sur le fameux repas des Gardes du corps est suivi d'études intéressantes sur le dernier repas des Girondins, sur les vertus de Brunehaut, sur les prétendus crimes de sainte Clotilde. Mais ce volume n'a pas la valeur des premiers.

Nous avons examiné à la hâte quelques-unes des plus intéressantes

dissertations de M. Barthélemy. Les analyser une à une nous aurait entraînés trop loin. Après avoir signalé particulièrement quelques-unes de ses études, nous reconnaissons que cet ouvrage est digne du succès qu'il obtient. M. Barthélemy n'a pas la prétention d'être un historien dans l'acception élevée qu'on donne à ce mot. C'est un compilateur, un érudit, un polémiste, qui a conscience de sa mission. C'est un analyste serré, concis, raisonnant juste, persuasif, éloquent parfois. On n'attribuera peut-être pas à son livre la portée qu'il peut avoir. Ce serait regrettable. A notre avis, toute bibliothèque populaire doit le posséder. Les *Erreurs et mensonges historiques* sont le fruit de recherches laborieuses, d'efforts persévérants. La *Bibliographie catholique* le recommande donc à ses lecteurs. Ils y trouveront une réfutation victorieuse de beaucoup d'erreurs que l'ignorance et l'indifférence ont laissées s'accréditer. Le style est simple, clair, lucide. On voit qu'il est l'expression d'une âme honnête, pénétrée du désir de faire le bien.

CHARLES BUET.

86. ÉTUDES sur l'ancienne France, histoire, mœurs, institutions, d'après les documents conservés dans les dépôts d'archives, par M. Félix ROCQUAIN. — 1 volume in-12 de XII-342 pages (1875), chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr. 50.

Ce titre, réduit à sa juste valeur, signifie que nous n'avons ici rien d'inédit en bibliographie, rien de large ni d'élevé en histoire. Cette collection de morceaux empruntés à divers recueils, si l'on en excepte l'introduction, qui s'intitule pompeusement *les Archives nationales et le musée paléographique*, ne révèle ni les mœurs, ni les institutions de notre pays. On cherche en vain comment ils se relient, à moins qu'un sentiment très-prononcé de dénigrement ne suffise à en constituer l'unité. L'auteur se flatte d'avoir tout pris, non pas aux archives nationales, mais dans des documents extraits du dépôt des archives, ce qui est bien différent. En somme, nous n'avons, au point de vue bibliographique, que des travaux de seconde main, qui trahissent, il est vrai, une bonne mise en œuvre, mais qui n'ouvrent à la science aucun horizon.

Dans l'introduction, où sont décrites à grands traits les destinées successives de nos archives et de notre musée paléographique, M. Rocquain rencontre le vandalisme révolutionnaire ; il le signale et le flétrit, mais il en atténue les horreurs ; d'autres, cependant, avaient dit avant lui, et mieux que lui, avec quelle fureur le fanatisme révolutionnaire s'était acharné à détruire les monuments scientifiques du

passé. Nous remarquons ensuite qu'il a grand soin de ne pas rendre justice aux innombrables sources qu'offraient aux chercheurs, avant le cataclysme de 89, les sources perpétuellement fécondes dont ils savaient si admirablement profiter. A la suite de cette sorte d'avant-propos, nous trouvons la pièce de résistance, celle dont l'écrivain paraît se faire particulièrement honneur ; cela se nomme une *Etude sur l'origine et les effets du pouvoir absolu avant 1789* ; en voici les principales données.

Le XII^e siècle est par excellence, avant la renaissance (païenne) qui a tout renouvelé, le siècle des lumières et de l'émancipation. Jusqu'alors, une nuit profonde avait pesé sur l'humanité esclave, attendu que le serf était à peine un homme, que « l'Eglise avait « banni la liberté du domaine de la pensée, et que la royauté l'avait « bannie de celui des institutions (p. vii), » bien qu'au moyen âge, les éléments constitutifs de la société fussent la royauté et l'Eglise, l'aristocratie et la bourgeoisie, « ayant chacune leur forme propre « et leur indépendance, jouant chacune leur rôle dans le gouver- « nement et le pays (p. 118). » Voilà certes, on en conviendra, des ténèbres et une servitude bien supportables, à moins que l'auteur, pour régénérer la science, ne fasse dater du XII^e siècle le moyen âge, comme il fait dater du XI^e la féodalité. Ce fortuné XII^e siècle vit donc une explosion mal contenue d'indépendance laïque, dont Abeilard fut l'éclatante personnification contre saint Bernard, qui eût voulu enfermer la société dans les cloîtres (*sic*). Il vit poindre la séparation des deux pouvoirs spirituel et temporel, jusqu'alors absorbés par la théocratie cléricale ; il vit naître l'instruction publique, et au-dessus de toutes ces merveilles dont l'histoire, avant M. Rocquain, ne s'était pas doutée, les prodigieux résultats du contact de l'occident avec l'orient par les croisades. Ah oui ! c'est bien de l'orient que nous est venue la lumière. Ces barbares et fanatiques croisés étaient arrivés au tombeau du Christ avec l'assurance de le voir ressusciter à nouveau dans le sang qu'ils versaient à larges flots, et en revanche le débonnaire islamisme, jusqu'alors incompris, avait versé ses torrents de lumière sur ses obscurs persécuteurs. Donc à la place de la résurrection du Christ, quelle résurrection sociale en notre France ! Elle se révèle par les triomphantes résurrections d'où sortent les libertés bourgeoises des communes. La royauté s'en est servie un moment contre la féodalité ; elle a voulu bientôt les asservir. L'Eglise n'est intervenue dans ce magnifique mouvement

question des détails très-curieux et très-peu connus. Relativement aux intervalles musicaux, il expose les curieuses expériences de Savart, de Regnault, de Lissajous, de Kœnig, de Tyndal, etc. Sur la question du timbre, question dont parlent à peine les traités de physique et qui a pourtant un grand intérêt, il fait connaître les idées de Monge et de Biot, développées et complétées par Helmholtz.

Une partie éminemment intéressante dans l'ouvrage de M. Guillemin, est celle qui concerne les instruments de musique, et surtout le plus important et le plus parfait de tous, la voix humaine ; étude en regard de laquelle se trouve naturellement celle de l'organe de l'ouïe. En somme, on doit reconnaître que l'auteur a su, dans un volume de peu d'étendue, traiter d'une manière complète et suffisamment approfondie un sujet capital, qui tient, comme nous l'avons dit, à l'art en même temps qu'à la science, et qui, par son côté scientifique, appartient presque autant à la physiologie qu'à la physique.

SARRION.

421. THEOLOGIA UNIVERSALIS, auctore R. P. HILARIO, e Lutetia Parisiorum, ordiuis fratrum minorum sancti Francisci capucinorum, doctore in theologia et in jure canonico. — Tomes I et II, 2 volumes de 406 et 552 pages in-8° (1868), chez H. Pélagaud et Roblot, à Lyon et à Paris; — prix : 42 fr.

Voilà un titre qui promet et qui demande beaucoup. La *Théologie universelle*, c'est la science universelle groupée autour de la théologie ; c'est la théologie dominant et éclairant toutes les connaissances de l'homme, réfutant toutes les erreurs fondamentales, dénouant toutes les difficultés essentielles, répondant à toutes les aspirations légitimes ; c'est la *Somme* de saint Thomas enrichie de tous les progrès, accrue de toutes les aberrations de la philosophie moderne, de l'exégèse, de l'histoire, des sciences politiques, morales et naturelles. Dieu, l'homme et leurs relations au point de vue surnaturel, tel est l'objet ordinaire de la théologie proprement dite. Mais la théologie universelle se développe en un plus vaste plan. Il ne lui suffit pas d'arriver à Dieu par la foi : elle doit le chercher par la raison, c'est-à-dire remuer toutes les théogonies, toutes les théodicées, prendre à partie les athées, les panthéistes, les polythéistes, les dualistes, les matérialistes, les positivistes, etc., et mettre hors de doute, dans la lumière des preuves physiques, métaphysiques et morales, l'existence d'un être souverain, unique et personnel. Avant de parler du monde, il faut qu'elle traite de l'ontologie ; pour expliquer son origine, il faut qu'elle exhume les cos-

mogonies anciennes, qu'elle rapproche de la Génèse toutes les découvertes géologiques, zoologiques et astronomiques les mieux autorisées ; pour rendre compte de ses contrastes et de ses phases principales, il faut qu'elle pénètre aux plus intimes profondeurs de la psychologie et de l'éthique, qu'elle réveille toutes les traditions, qu'elle interroge jusqu'à la médecine. L'incarnation du Verbe et la rédemption exigent d'elle un traité du surnaturel et du miracle, une grande synthèse historique, une chronologie savante, une critique minutieuse de l'Ancien et du Nouveau Testament. La régénération du monde et la vie divine de l'Eglise lui réclament le témoignage de tout ce qui en porte le cachet, jusqu'aux arts, la condamnation historique et scientifique des hérésies et des schismes, l'exposé de la liturgie et de ses symboles, et l'esquisse au moins du droit canonique. Inutile d'aller plus loin. Cet aperçu montre suffisamment dans quelle voie s'engage le P. Hilaire. Son ouvrage peut avoir d'immenses proportions. S'il le réalise avec tout le succès que semblent promettre son érudition, son esprit méthodique et son courage, il aura élevé un magnifique monument à la plus grande et à la plus utile des sciences. Les deux volumes qu'il a publiés en 1868 méritent déjà une attention particulière. Le premier contient d'abord une vaste introduction sur la nature, les propriétés et les rapports de la théologie en général ; ensuite un prologue sur la théologie universelle en particulier. Le suivant est consacré aux preuves rationnelles de l'existence et de la personnalité de Dieu. Nous avons remarqué, dans ce second volume, une critique trop sévère de Descartes, une appréciation très-exclusive de l'ontologisme et une réfutation trop alarmante du système des générations spontanées. Ces rigueurs, jointes à quelques détails sur lesquels nous aurons occasion de revenir, nous font craindre un peu, de la part de l'auteur, l'exagération et l'esprit de système. Mais nous ne voulons rien affirmer encore. Ce n'est pas au début qu'on peut juger un aussi grand travail. Bornons-nous donc pour aujourd'hui à féliciter le P. Hilaire, et à lui souhaiter tous les succès que mérite son zèle.

LE VERDIER.

122. LA TRADITION CATHOLIQUE sur l'*infaillibilité pontificale*, ou la *Définition du concile du Vatican devant l'Écriture, les pères et l'histoire*, par Mgr l'ARCHEVÊQUE DE BOURGES. — Tome 1^{er}, — in-8° de VIII-600 pages (4375), chez V. Palmé ; — prix, pour les souscripteurs, 7 fr. 50 c.

On commence à se taire sur l'infaillibilité pontificale : voici le mo-

ment d'y revenir. Entre les passions qui s'éteignent et l'indifférence qui va suivre il y a pour la vérité une place avantageuse. Ce n'est pas que l'infailibilité puisse redouter les coups de la fortune ou « la rouille du temps : » elle a les mêmes destinées que l'Eglise ; mais le décret qui a reconnu et sanctionné ses droits n'a pas détruit tous les préjugés accumulés contre elle depuis deux siècles, et les meilleures brochures publiées pour la défendre, au moment de la lutte, n'ont pas dissipé entièrement l'ignorance qui lui faisait obstacle. Il est donc bon et utile, maintenant que le calme se rétablit et avant que l'intérêt ne tombe, de réunir, dans une œuvre large, complète, définitive, tous les titres qui ont assuré son triomphe et doivent éterniser sa victoire. C'est ce qu'a entrepris Mgr l'archevêque de Bourges, et il y a tout lieu de croire que son grand travail, dont le premier volume seulement vient de paraître, répondra parfaitement à l'importance du sujet et aux exigences du moment. Le dogme prétendu nouveau a rencontré, on le sait, des adversaires dans les rangs même des catholiques. Nous avons vu marcher au combat, sous leurs bannières respectives, des libéraux, des césariens, des inopportunistes, les uns pour sauver la liberté que rien ne menaçait, d'autres pour protéger le pouvoir civil qui n'était point en cause, les derniers pour donner au Saint-Esprit une leçon de prudence et de savoir-vivre. Tous, il est vrai, ou presque tous, se sont inclinés devant la décision du concile. Il s'agissait « d'être ou de n'être pas, » de rester catholiques ou de passer à l'hérésie et au schisme : les chefs ont signé leur condamnation, les simples soldats l'ont acceptée ou subie. Mais, comme le cœur a des raisons que la raison quelquefois ne voudrait pas comprendre, il est resté, chez la plupart d'entre eux, des points obscurs, pour ne pas dire des nuages. Cette classe est déjà considérable. Plus nombreuse encore est celle des chrétiens mieux inspirés, qui, sans se mêler au conflit, en ont suivi néanmoins les phases avec une certaine anxiété. Leur soumission n'était point douteuse, et elle a été prompte et sans réserves ; mais, d'un côté, l'étonnement de voir s'égarer, en une pareille occurrence, des hommes dont la science et la vertu leur inspiraient une confiance entière ; de l'autre, l'espoir de répondre plus correctement aux objections persistantes de l'incrédulité, leur ont donné le désir de vérifier par eux-mêmes les pièces du litige. A tous Mgr l'archevêque de Bourges apporte la lumière ; chez tous, nous l'espérons, Dieu la rendra féconde. — « Il nous a semblé, dit l'éminent prélat, que le meilleur moyen d'éclairer les doutes, de dis-

« siper les incertitudes, de faire tomber les préjugés, c'est de montrer
« qu'en définissant l'infailibilité du pontife romain, l'Eglise n'a fait
« que recueillir le témoignage des siècles (p. 111). » Rien de plus
juste. Si ce dogme vient en ligne directe de Jésus-Christ, en passant,
toujours vivant et respecté, par les apôtres et leurs disciples, par les
conciles, les pères de l'Eglise, les docteurs et la série non interrompue
des papes, c'est qu'il est divin ; or, s'il est divin, sa cause est gagnée
non-seulement au point de vue dogmatique, mais au point de vue so-
cial. « Déposé dès l'origine, continue le savant auteur, dans le trésor
« des saintes révélations, il nous apparaîtra comme un germe sacré
« qui porte son fruit au jour marqué dans les décrets éternels.....
« Implanté au centre même du christianisme par son divin
« fondateur, comme un principe providentiel et tutélaire qui touche
« au sein même de l'Eglise, il s'étend et grandit avec elle, il se mêle
« à sa vie, il dirige et féconde son action, il se développe à travers
« les âges, et, arrivé enfin à l'heure de son épanouissement suprême,
« il prend solennellement sa place au nombre des dogmes catholi-
« ques, en commandant, au nom d'une tradition dix-huit fois sécu-
« laire, le respect et la foi du monde (p. v). » C'est l'impression
saisissante et profonde que l'on ressent déjà à la lecture de ce pre-
mier volume. — Mais, avant de dessiner ce magnifique tableau qui
sera comme une miniature de toute l'histoire ecclésiastique, Mgr de
La Tour d'Auvergne rappelle, en des termes précis, ce qu'est l'in-
faillibilité, et dans quel sens le concile l'applique au souverain-pon-
tife. Une grande partie des difficultés se trouve déjà écartée par ce
simple préambule, car, si la question a soulevé tant d'orages, c'est grâce
surtout aux subtilités gallicanes et aux sottises rationalistes amoncelées
dès le principe autour du mot qui servait à exprimer la prérogative.

Abordons maintenant l'Evangile. Les pouvoirs du chef de l'E-
glise y sont exprimés dans quatre textes principaux : « Tu es Pierre,
« et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer
« ne prévaudront pas contre elle... Je te donnerai les clefs du
« royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié
« dans le ciel... J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas...
« Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci? Pais mes
« agneaux, pais mes brebis... » Comment concilier de pareils textes
avec l'invention moderne de cette monarchie constitutionnelle où le
pape « règne, mais ne gouverne pas, » puisqu'il ne peut gouverner
efficacement qu'en s'abritant derrière les évêques? Non, il n'y a

pas ici de restrictions : « Pasteur universel, confirmateur de
 « ses frères, investi du pouvoir souverain des clefs, fondement
 « de l'Église, Pierre, à ces divers titres, ne peut faillir. Les
 « promesses divines seraient vaines, les paroles de Notre-Sei-
 « gneur impuissantes, ses desseins stériles, sa volonté inefficace,
 « si Pierre n'était infallible (p. 60) ! » Or, si Pierre est infallible,
 « l'infaillibilité appartient également à ses successeurs ; car Pierre
 « ne peut mourir : il vit et préside dans son siège ; son ministère
 « ne finit point avec lui ; ce qui doit servir de soutien à l'Église
 « universelle (dit Bossuet) ne peut jamais avoir de fin (p. 61) ». Cette double conclusion ressort ici d'une discussion si nette, si serrée, si lumineuse, que les esprits les plus prévenus n'y sauraient échapper. Devant elle, par conséquent, s'évanouissent les prétentions gallicanes qui voudraient restreindre la puissance de Pierre en la lui faisant partager avec les apôtres, et subordonner sa permanence dans la foi à l'adhésion et à la confirmation de ses frères. Devant elle s'écroule aussi la distinction entre le *siège* et le *siégeant*, théorie sans consistance en elle-même, dénuée de tout fondement historique et inventée pour le sauvetage d'une cause qui ne pouvait rester à flot. — Du reste, il ne s'agit pas ici d'une interprétation personnelle, ni même d'un enseignement d'école plus ou moins célèbre. L'infaillibilité de Pierre et des papes qui lui ont succédé, c'est la tradition de l'Église depuis son origine, incontestée pendant plus de quinze cents ans, victorieuse du rationalisme de la renaissance, triomphante du Césarisme et du rationalisme modernes. Pour comprendre son présent, il suffit d'étudier son passé. Tous les siècles lui ont rendu hommage. Le volume que nous avons sous les yeux est l'écho des cinq premiers. Nous l'avons lu non seulement avec l'intérêt sympathique qui s'attache au nom de l'auteur et la confiance qu'inspire son caractère et son talent, mais avec cette satisfaction intime et grave que répand toujours dans l'âme une grande vérité largement démontrée, sans défaillances, et avec tous les accessoires d'une bonne méthode, d'un beau style et d'une noble courtoisie. Un religieux, instrument plus honnête qu'éclairé d'une minorité malheureuse, osait écrire à Mgr Dechamps : « Parmi les grands noms de la théologie, vous
 « n'avez en votre faveur aucune autorité grecque ou latine
 « dans les cinq premiers siècles, et aucune autorité grecque en
 « aucun temps. » Le P. Matignon, dans un travail plus sérieux, a

montré déjà ce qu'une pareille affirmation renferme de naïve outrecuidance. Mgr l'archevêque de Bourges complète heureusement la thèse du docte jésuite. A chaque époque il demande le témoignage « des hommes et des choses. » Il interroge les docteurs, les évêques, les historiens, les fidèles, les hérétiques, les païens eux-mêmes. Il consulte « les mœurs, les usages, les faits « pratiques. » C'est assez dire que ses preuves forment un faisceau d'une force irrésistible, car là se trouve véritablement, et dans une clarté à laquelle on ne peut se soustraire, la foi de cette Eglise que les antiinfaillibilistes eux-mêmes déclarent exempte de toute erreur. — Les trois premiers siècles ne fournissent guère de documents écrits. Chacun sait qu'on écrivait peu alors. Et puis, quel besoin d'agiter une pareille question, quand on vivait tout près de l'Évangile et en face du martyr ? D'ailleurs, si les documents sont rares, ils n'en sont pas moins concluants. Écoutez saint Irénée : « Il est « nécessaire que toute Eglise s'accorde avec l'Eglise de Rome, à « cause de sa *principauté supérieure*, car c'est en elle que les « fidèles du monde entier *conservent la foi qui vient des Apôtres.* » Voilà le principe fondamental sur lequel se meut toute la tradition de cette héroïque période. Tertullien l'inscrit dans son livre de la *Prescription* ; Origène le rappelle vingt fois au courant de ses *Homélie*s et de ses *Commentaires* ; saint Cyprien, dans ses *Lettres* et surtout dans son livre de l'*Unité de l'Eglise*, le tient pour inattaquable ; les papes saint Clément, saint Hygin, saint Anicet, saint Pie I^{er}, saint Eleuthère, saint Zéphyrin, saint Calliste, saint Corneille, saint Etienne, saint Denys et d'autres encore en exigent ouvertement et efficacement l'application ; les conciles ne font point difficulté de s'y soumettre ; enfin les païens eux-mêmes le trouvent si solidement implanté dans la société chrétienne, qu'ils se croient obligés d'en tenir compte, témoin l'empereur Aurélien dans la sentence qu'il prononça contre Paul de Samosate. Le pontife romain est donc bien, dès cette époque, le centre, et le centre infaillible de l'unité catholique. — Au iv^e siècle, quand la persécution s'apaise et que les hérésies commencent à se produire plus librement, les témoignages se multiplient et deviennent plus formels encore, en raison des circonstances. « C'est en cette chaire unique (la chaire romaine), dit saint « Optat de Milève, que tous doivent garder l'unité... Là où est « Pierre, là est l'Eglise, ajoute saint Ambroise... Pour moi, s'écrie « saint Jérôme, j'adhère à la chaire de Pierre, je sais que l'Eglise est

« bâtie sur cette pierre. » Et l'orient répond à l'occident par la bouche des Astère, des Grégoire de Nazianze, des Epiphane : « Pierre... garde les fondements de l'Eglise... Pierre est la pierre de la foi... C'est en Pierre que les questions les plus difficiles de la foi trouvent leur solution. » Et les conciles de Nicée, de Sardique, de Constantinople demandent au pape l'approbation de leurs actes et reconnaissent qu'en cela ils se conforment à la règle de tous les temps. Et les évêques, comme saint Athanase et saint Basile, qui voient porter contre eux d'injustes décrets ou subissent les morsures de la calomnie, « jettent des accents désolés vers Rome » et en attendent secours et protection. Le dogme de la primauté doctrinale, immuable en lui-même, s'est développé dans l'application à mesure que les communications avec Rome sont devenues plus faciles et les attaques de l'erreur plus réitérées. Le saint-siège est désormais, en pratique comme en droit, « le *Juge suprême* de toutes les causes (p. 569). » — Au v^e siècle, les disputes théologiques croissant toujours, et l'hérésie devenant de plus en plus subtile, astucieuse et déloyale, il sera nécessaire de préciser encore davantage et de bien établir cette conclusion, que *les jugements apostoliques sont irréformables* (ibid.). Saint Augustin, en effet, proclame qu'un décret de Rome peut « mettre fin à une cause, » ce qu'on a justement traduit par cette formule : « Rome a parlé, la cause est finie ; » et tous les docteurs contemporains lui font écho. Et les papes saint Innocent, saint Zozime, saint Boniface, saint Célestin, etc..., ne craignent pas de rappeler au monde catholique « que les causes majeures sont *réservées au saint-siège* ; que rien, même dans les provinces les plus éloignées, ne doit être *terminé en dehors du saint-siège* ; qu'il lui appartient de *confirmer par son autorité la sentence prononcée* ; que c'est lui qui prononce, *selon la règle antique, dans toutes les questions douteuses* ; que l'autorité attribuée par la tradition des pères au siège apostolique *est si grande, que personne n'oserait discuter son jugement, que personne ne peut rétracter sa sentence* (p. 570). » Et les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine déclarent qu'ils ne sont que les *exécuteurs* de la décision pontificale ; que *Pierre a parlé par la bouche* de Léon, que ceux qui veulent se séparer du pape sont *hérétiques*. Aussi saint Gélase ne fait que résumer une doctrine universellement admise, quand il écrit du pape : « *Les canons ont voulu qu'on pût appeler à lui de toutes les parties du monde ; mais aussi qu'on ne pût jamais appeler de sa*

« sentence. Il juge de toute l'Eglise, mais il n'est pas permis de
« juger de son jugement (p. 572). » Nous pouvons donc, arrivés à
ce point, conclure déjà, avec Mgr l'archevêque de Bourges et contre
tous les antiinfaillibilistes, plus ou moins ignorants des choses de
l'Eglise, qu'en définissant l'infaillibilité pontificale, « le concile du
« Vatican n'a fait que recueillir le témoignage des siècles, » et « rat-
« tacher les anneaux successifs de la chaîne traditionnelle à cet an-
« neau primordial et divin qui tient tout, qui soutient tout, qui
« maintient tout, et qui a été posé par la main même du Sauveur,
« quand il a dit au fils de Jonas : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je
« bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre
« elle (p. 575). »

Telles sont les lignes principales du premier volume de *la Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale*. Mais cette esquisse, nécessairement trop rapide, ne peut donner de l'ouvrage qu'une idée très-imparfaite. Elle laisse même complètement dans l'ombre, — nos lecteurs voudront bien tenir compte de cette remarque, — une des parties les plus importantes de ce grand travail, nous voulons dire l'élucidation et la confirmation des textes par l'histoire des temps auxquels ils se rapportent et l'étude habilement condensée des questions auxquelles ils s'appliquent. Grâce à ces utiles accessoires, les annales de l'infaillibilité deviennent nous l'avons dit, un abrégé de celles de l'Eglise, et reçoivent une force de cohésion qui les met à l'abri de toute critique sérieuse et à l'épreuve de toute contestation malveillante. Les documents cités à l'appui de cette grande thèse, l'éminent auteur le reconnaît volontiers, n'ont pas tous une égale valeur ; mais de leur rapprochement et des liens qui les unissent entre eux résulte une démonstration devant laquelle doivent s'effacer tous les *postulata gallicans*, si habiles que puissent être les ouvriers qui les ont remis à neuf depuis quelques années. M. de Maistre dit quelque part : « Le meilleur moyen de réfuter un mauvais livre, c'est d'en faire
« un bon sur le même sujet. » Le grand défenseur du pape serait particulièrement heureux de constater ici la justesse de son observation.

123. **MON VOYAGE** au pays des Chimères, par M. Antoine RONDELET, professeur honoraire de faculté. — 1 volume in-12 de 356 pages (1875), chez Didier et Cie ; — prix : 3 fr. 50 c.

Le talent de M. Rondelet est bien un des plus souples que nous

nements et l'ambition du mari, qui, de menuisier en meubles, avait voulu devenir ouvrier en bâtiment : à partir de ce jour, plus de dimanches consacrés aux doux épanchements de la famille ; puis vinrent les dépenses, les mauvaises habitudes, la vente du mobilier, l'installation dans un nouveau quartier où l'on était inconnu et sans amis ; enfin, les infirmités résultant des excès, et la dernière des ressources, la mendicité.... Un sentiment exquis anime cette triste histoire, qui devrait être lue par tous les ouvriers.

Les trois nouvelles qui suivent, *la Distribution de prospectus*, *la Littérature de rencontre* et *le Serin de mon grand-père*, seront lues avec tout l'intérêt qui s'attache à des peintures de mœurs prises sur le fait, et décrites par l'auteur avec l'entrain spirituel qui lui est familier.

Le livre se termine par le récit animé de trois excursions en Normandie et en Auvergne. Mantes *la Jolie*, Fécamp et son *abbaye*, Goderville et son marché, le Havre et Sainte-Adresse, Rouen et ses belles églises ; puis, les eaux du Mont-Dore, la Bourboule, le château de Murol, le Puy-de-Pariou, passent successivement sous les yeux du lecteur, que l'auteur conduit ensuite en pèlerinage à *Notre-Dame d'Orcival*, le sanctuaire cher aux habitants de l'Auvergne.

Ce livre a sa place marquée dans les bibliothèques populaires et paroissiales, à la seule condition de ne pas être mis entre les mains des jeunes filles, qui chercheraient trop à comprendre ce qu'elles doivent ignorer encore.

433. HISTOIRE générale de Languedoc, avec des notes et des pièces justificatives, par dom Cl. DEVIC et dom J. VAISSETE, bénédictins religieux de la congrégation de Saint-Maur ; — *nouvelle édition, contenant un grand nombre de documents inédits, de dissertations et de notes nouvelles, le recueil des inscriptions de la province, antiques et du moyen âge, etc. ; publiée sous la direction de MM. Edouard DULAURIER, membre de l'institut, Emile MABILLE, attaché au département des manuscrits, de la bibliothèque Nationale, Edward BARRY, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Toulouse, et continuée jusqu'en 1790, par M. Ernest ROSCHACH, conservateur des archives et du musée des antiques de la ville de Toulouse.* — Tomes I (1^{re} partie), III et IV (1^{er} fascicule), — 3 volumes in-4° de 156-XXXVI-160, XXXII-924 et 432 pages (1872), chez Ed. Privat, à Toulouse ; — prix : 20 fr. le volume. (L'ouvrage aura 44 volumes, accompagnés de planches et de cartes géographiques).

On sait avec quel honneur les bénédictins de la congrégation de

Saint-Maur prirent part aux travaux d'érudition qui sont la gloire immortelle du xvii^e siècle. Ils avaient eu la pensée, en outre des monuments qu'ils ont élevés à la science, d'écrire l'histoire de toutes les provinces de France. Plusieurs de ces études furent entreprises ; trois seulement, au nombre desquelles figure l'*Histoire générale de Languedoc*, purent être achevées et publiées.

Il y a trente ans environ, M. Paya, libraire à Toulouse, avait réimprimé cette œuvre des bénédictins. Mais, au point de vue de la science et de l'exécution matérielle, cette édition était extrêmement défectueuse. Une nouvelle édition devenait nécessaire. Il s'agissait à la fois de respecter la science des bénédictins, et de la compléter par les richesses actuelles des études historiques, notamment par l'examen des questions qui concernent l'origine des populations de la Gaule : les établissements des Romains dans ce pays et les institutions dont ils ont doté la Narbonnaise ; les textes lapidaires interprétés si sûrement par l'épigraphie moderne ; la géographie de la Gaule méridionale aux premiers siècles de notre ère ; la période historique comprise entre la conquête des Francs et la dynastie capétienne ; les doctrines religieuses, l'enseignement et les mœurs des Albigeois ; l'organisation judiciaire et administrative du Languedoc au xiii^e siècle ; la réunion du Languedoc à la couronne ; enfin l'organisation consulaire et les institutions communales de cette contrée. La nouvelle édition a pour objet de résoudre ces questions et bien d'autres. — Ce n'est pas tout : l'*Histoire générale de Languedoc* n'ayant pas été terminée et s'arrêtant à la mort de Louis XIII, il fallait combler d'autres lacunes et poursuivre cette histoire jusqu'en 1790, c'est-à-dire jusqu'au jour où l'assemblée constituante substitua l'échiquier fictif des départements à la division naturelle par provinces.

Or, pour mener à bien cette énorme entreprise, M. Édouard Privat, libraire à Toulouse, a fait appel, ainsi que nous l'annonce un avertissement des nouveaux éditeurs, à des savants spécialement initiés aux travaux qui intéressent le Midi. Ceux qui ont, dans cette tâche commune, la plus grande responsabilité, sont MM. Edouard Dulaurier, membre de l'institut ; Emille Mabille, membre de la société des antiquaires de France ; Edward Barry, membre de l'institut archéologique de Rome, professeur d'histoire à la faculté de Toulouse ; Ernest Roschach, membre de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse ; Boutaric, professeur à l'école

des chartes ; Charles Robert, membre de l'institut ; Anatole de Barthélemy, membre de la société des antiquaires de France ; Chalande, membre de la société archéologique du midi de la France ; Guessard, membre de l'institut ; Paul Meyer, secrétaire de l'école des chartes ; enfin, Zotenberg, attaché au département des manuscrits de la bibliothèque Nationale, Baudouin, archiviste du département de la Haute-Garonne, et Germain, doyen de la faculté des lettres de Montpellier. Tous ces savants ont sans doute fait leurs preuves, et pourtant, oserons-nous le dire sans blesser aucune susceptibilité légitime ni refuser un hommage au mérite de ces divers collaborateurs ? nous aurions aimé à voir la famille bénédictine, si glorieusement ressuscitée parmi nous, apporter à cette édition le concours de son savoir si étendu et si sûr ; tout ce qui touche aux problèmes plus spécialement religieux, sur lesquels de récentes recherches ont jeté tant de lumière, aurait trouvé en eux des explorateurs aussi sagaces qu'irréprochables.

Les cinq volumes in-folio qui formaient l'édition primitive des bénédictins embrassaient les grandes périodes de l'histoire du Languedoc. Ces divisions et cet ordre ont été respectés ; si bien qu'il est toujours possible de se reporter à l'édition *princeps*, comme il est facile de s'en assurer par le tableau suivant : le 1^{er} volume de l'édition originale correspond aux tomes I et II de celle-ci : le 2^e volume, aux tomes III, IV et V ; le 3^e, aux tomes VI, VII et VIII ; le 4^e, aux tomes IX et X ; le 5^e, aux tomes XI et XII. Les tomes XIII et XIV comprennent la continuation de l'histoire jusqu'en 1790, les preuves et les tables générales.

A la suite de l'avertissement des nouveaux éditeurs, vient une introduction historique par M. Edouard Dulaurier. Elle explique toute la genèse de cette histoire, dont l'initiative est due, dans la première moitié du xviii^e siècle, au zèle des états du Languedoc, et surtout de l'archevêque de Narbonne, Charles le Goux de la Berchère, leur président. Le choix tomba d'abord sur dom Pierre Auzières et dom Antoine-Gabriel Marcland, dont les ouvrages ne nous sont pas parvenus : ils ont disparu dans l'ouragan révolutionnaire avec cette superbe abbaye de Saint-Germain-des-Prés, maison mère des bénédictins, qu'un quartier de Paris a remplacée. Nous n'avons que les mémoires où ils ont tracé les grandes lignes de leur canevas. Toujours est-il que leurs mains avaient été impuissantes à élever l'édifice dont ils avaient posé les premières assises. Deux au-

tres fils de saint Benoît, dom Devic et dom Vaissete (et non pas Vaissette, comme on écrit communément), furent chargés de cette immense construction par les états, et associèrent sans relâche leurs labeurs pendant dix-neuf années. Toutefois, après la publication du tome II, le travail incombait presque tout entier à dom Vaissete qui, lui seul, publia les tomes III, IV et V, et rejeta ainsi dans l'ombre son collaborateur, en attachant exclusivement son nom à ce vaste travail.

Par malheur, une grande partie de la congrégation des bénédictins de Saint-Maur fut entachée de jansénisme, et dom Vaissete se fit tristement remarquer parmi les opposants les plus obstinés de son ordre à la bulle *Unigenitus* ; ce fut au point qu'après la publication de son tome II, les justes rigueurs qui atteignirent son obstination faillirent interrompre subitement son ouvrage et en priver la postérité. Malgré tout, les cinq volumes parurent. Dom Vaissete put même, en 1755, publier sa *Géographie historique, ecclésiastique et civile*, qu'il se proposa plus tard de refondre et d'insérer, sous la forme d'un 6^e volume, dans un supplément à l'*Histoire de Languedoc*, que la mort ne lui permit pas d'achever.

N'oublions pas d'ajouter que, voulant rendre facile à tous l'usage de son travail, il en fit un abrégé très-substantiel et très-agréable en 6 volumes in-12, que l'éclat de la grande composition a presque fait oublier.

M. Dulaurier fait très-bien connaître les vicissitudes qui empêchèrent pendant 46 ans (1746-1793), depuis dom Vaissete jusqu'à dom Malherbe, le couronnement du bel édifice des bénédictins. Sous ce rapport, comme en tout ce qui a trait aux développements purement historiques, son introduction ne laisse rien à désirer ; mais on peut lui reprocher, sinon de la tendresse, du moins beaucoup trop d'indulgence pour le jansénisme, dont il confond les adversaires orthodoxes avec les molinistes, qui ne formaient qu'une école à laquelle la foi catholique ne prescrivait nullement d'adhérer (Voir, sur le jansénisme, les pages 57, 58, 72, 73).

A ce propos, nous n'aimons pas le libéralisme religieux (expression mal choisie pour caractériser le système janséniste, qui détruit la liberté morale), nous n'aimons pas ce libéralisme voisin de la libre-pensée, dont M. Dulaurier félicite l'illustre benédicte.

Après cette introduction, nous avons trois séries de pièces justificatives, qui offrent toutes un vif intérêt. La 1^{re} série se compose des

papiers personnels de dom Devic et de dom Vaissete ; la 2^e, de documents relatifs à la publication du livre ; la 3^e, d'une correspondance aussi instructive que variée, au sujet de cette même publication. Une préface de l'édition originale, le texte du privilège du roi et les sommaires des chapitres contenus dans le tome I^{er}, suivis du 1^{er} livre et d'une partie du 2^e, terminent ce tome.

Le tome III^e (nous n'avons pas encore le tome II, dont nous entretiendrons plus tard nos lecteurs), renferme d'abord un avis. On nous prévient que dans ce volume, comme dans le précédent et dans ceux qui suivront, des notes et rectifications dont la table est donnée plus loin sont placées au bas des pages. Elles ne sont pas complètes, bien qu'elles soient très-abondantes. Celles qui manquent seront renvoyées, avec toutes les observations qu'on voudra bien adresser aux éditeurs, à la table générale du XIV^e volume. Ce tome va du livre 11^e au livre 18^e inclusivement, depuis l'avènement de Louis le Bègue, roi d'Aquitaine (877), jusqu'à l'année 1165 inclusivement ; et il est clos par une table générale des noms et des matières.

Le tome IV contient 56 notes insérées par les bénédictins au tome II de l'édition primitive, les notes LVII à LXXIX ont été ajoutées par les nouveaux éditeurs ; quant aux sommaires des notes et aux tables, elles compléteront le tome IV.

Nous faisons des vœux pour que cette importante publication soit achevée sans précipitation, mais aussi sans trop de retard, avec tout le soin que méritent les annales d'une province qui a jeté sur la France un si grand éclat, et dans lesquelles sont encore ensevelis tant de trésors que les historiens du xviii^e siècle n'ont pu saisir, malgré une activité merveilleuse dont on ne peut avoir aujourd'hui qu'une idée imparfaite. Jusqu'à présent, les notes et rectifications sont marquées au coin de la vraie science, et faites dans un esprit que l'orthodoxie et la vérité historique ne désavoueront pas. Il est vrai que nous ne touchons pas encore à la guerre des Albigeois, à l'inquisition et aux autres questions religieuses qui, du xiii^e siècle jusqu'à 1790, dominant l'histoire. Espérons qu'elles seront bien comprises et fidèlement exposées.

GEORGES GANDY.

134. JOURNAL DE LA JEUNESSE, *nouveau recueil hebdomadaire*. — 3^e ANNÉE (1875). — 2 volumes in-4^o de 418 et 416 pages, chez Hachette et Cie ; — prix : 20 fr. par an.

135. LA TOUTE-PETITE, par M. J. GIRARDIN ; — *ouvrage illustré de 128 gra-*

vures dessinées sur bois, par E. BAYARD. — 4 volume in-8° de 280 pages (1875), chez les mêmes éditeurs; — prix : 5 fr.

136. LES DEUX MÈRES, par Mme COLOMB; — ouvrage illustré de 133 gravures dessinées sur bois, par M. A. MARIE. — 4 volume in-8° de 294 pages (1875); chez les mêmes éditeurs; — prix : 5 fr.

137. LES AVENTURES du capitaine Magon, où une Exploration phénicienne, mille ans avant l'ère chrétienne, par M. Léon CAHUN; — ouvrage illustré de 72 gravures dessinées sur bois, par M. P. PHILIPPOTEAUX, et accompagné d'une carte. — 4 volume grand in-8° de 426 pages (1875), chez les mêmes éditeurs; — prix : 40 fr.

138. TOM BROWN, scènes de la vie de collège en Angleterre; — ouvrage imité de l'anglais, par M. J. LEVOISIN, et illustré de 69 gravures sur bois, par M. G. DURAND. — 4 volume in-8° de 282 pages (1875), chez les mêmes éditeurs; — prix 5 fr.

139. FAUSSE ROUTE, souvenirs d'un poltron; la première faute, aveux d'un égoïste, par M. J. GIRARDIN; — ouvrage illustré de 65 gravures dessinées sur bois, par MM. B. CASTELLI, Adrien MARIE et SAHIB. — 4 volume in-8° de 294 pages (1875), chez les mêmes éditeurs; — prix : 5 fr.

140. PLUS TARD, ou le jeune Chef de famille, par Mlle Zénaïde FLEURIOT. — 4 volume in-42 de 300 pages, illustré de 74 vignettes dessinées sur bois, par M. E. BAYARD (1875), chez les mêmes éditeurs (*Bibliothèque rose illustrée*); — prix : 2 fr. 25 c.

Le *Journal de la jeunesse* vient d'achever sa troisième étape. Il n'a point démerité depuis l'année dernière, et il ne nous semble pas qu'il ait été dépassé par aucun rival, malgré la concurrence active qu'il rencontre sur sa route. Nous retrouvons à leur poste, toujours gais et alertes, les vaillants artistes qui traduisent en gravures la copie de ses écrivains. Leur coup de crayon sent bien quelquefois la précipitation ou la routine; mais ils gardent presque toujours, même quand la composition laisse à désirer, quelque chose de vif et d'original qui empêche de les confondre avec tant d'autres attachés à la glèbe de l'*illustration*. Leur talent a contribué pour une bonne part au succès obtenu par la maison Hachette : ces antécédents obligent, et il y a tout lieu de croire qu'ils s'en souviendront. — Voici encore, au bas des articles, les noms très-avantageusement connus des anciens rédacteurs. Deux ou trois nouveaux tout au plus, et dignes de leurs devanciers. M. Rousselet continue fort agréablement ses récits abrégés des voyages les plus célèbres au centre de l'Afrique et dans quelques-unes de nos colonies; MM. Ernest Menault, Lally, Lesbazeille-Sovestre, Lucien d'Elne et Mme Gustave Demoulin ont signé des esquisses zoologiques d'un

—1 volume in-12 de XII-200 pages (1874), chez P. N. Josserand, à Lyon ;—
prix : 2 fr.

Associant, d'une manière assez inattendue, son présent ouvrage à la situation douloureuse de l'Eglise dans les temps que nous traversons, le P. Guillaud insiste sur le grand intérêt de circonstance qu'un pareil livre lui paraît offrir. Sans aller aussi loin, et sans chercher ces rapports et ces relations plus ou moins discutables, nous dirons qu'à nos yeux aussi cette vie peut et doit faire du bien partout où elle sera lue. L'époque où vécut saint Germain d'Auxerre fut aussi incertaine, aussi tourmentée que la nôtre : la conduite et l'action du saint évêque seront donc une utile lumière pour notre propre direction parmi tant d'écueils, au milieu de tant d'épreuves. Toute cette histoire a été écrite par un contemporain, le prêtre Constance, et avec ce charme que l'antiquité chrétienne savait mettre dans ses récits. Le surnaturel y joue le rôle prépondérant. Et pourquoi pas ? La conversion de ces peuples enracinés dans le paganisme se serait-elle opérée sans la multiplicité des prodiges ? Dieu n'était-il pas à la droite des apôtres envoyés par lui, agissant à leur prière, se substituant pour ainsi dire à leur infirmité, et déclarant, par la continuité des miracles, qu'il est le maître du monde, et que sa volonté appelle au pied de la croix tous les hommes rachetés par le sang de Jésus-Christ ? Les vieux légendaires ne mettent point en doute ces perpétuelles merveilles, et vraiment il y a bonheur à les écouter. Qu'on lise ici, par exemple (p. 104), l'apparition de saint Concordème et la conversion de saint Mamertin : nous ne connaissons rien de plus gracieux et de plus touchant. Ce livre nous initie également aux mœurs chrétiennes du temps, aux usages publics et privés, à l'élection des évêques, au texte des prières communes qui se récitaient dans les assemblées des fidèles, à l'exercice de l'autorité épiscopale, à la forme de la prédication, soit pour amener au christianisme les adorateurs des idoles, soit pour confondre et convertir les hérétiques. On sait que saint Germain passa deux fois dans la Grande-Bretagne pour y combattre les erreurs des pélagiens, et comment Dieu se servit de lui pour déterminer et assurer la vocation de sainte Geneviève. Les miracles se multipliaient à sa parole ; son culte, après sa mort, devint si populaire dans les Gaules, que le sol se couvrit, pour ainsi dire, d'oratoires, de chapelles et d'églises sous son vocable, jusque dans Paris. L'ancienne Eglise gallicane le mettait au premier rang dans son culte et dans sa con-

fiance; elle l'égalait, sous ce rapport, au grand saint Martin. Au xvi^e siècle, le diocèse de Sens ne comptait pas moins de quarante églises dédiées à saint Germain. Il y en avait en Italie et en Angleterre. Des villes prirent aussi son nom, jusque dans le royaume de Naples, et elles le portent encore. Le pèlerinage à son tombeau fut un des plus fréquentés de l'Occident. Il était réservé aux farouches huguenots d'incendier ce lieu de dévotion, avec la châsse et les saintes reliques qu'elle contenait. — Saint Germain a été loué par les principaux auteurs de son temps et du moyen âge, par Sidoine Apollinaire, saint Grégoire de Tours, saint Grégoire le Grand, le vénérable Bède, Frodoard, Pierre le Vénérable, et tous les martyrologes des ix^e, x^e, et xi^e siècles. Il n'a, au surplus, rien écrit. Homme d'action, il avait consacré tout son temps, voué toute son activité au ministère pastoral et aux œuvres de la charité. Mais, dit le P. Guillaud, il a fait mieux que d'écrire : il a formé de nombreux disciples, qui ont hérité de son esprit, de ses connaissances et de ses vertus. Dans ce nombre figure saint Patrice : l'apôtre de l'Irlande passa plusieurs années à Auxerre sous la discipline du grand évêque. Une florissante école monastique s'établit à son tombeau.

N'oublions pas de mentionner, au compte de l'élégant traducteur, d'abord une étude suffisamment étendue sur le prêtre Constance, puis une introduction où se trouve esquissée, dans ses lignes principales, la situation politique et sociale des Gaules au v^e siècle. Cette page d'histoire forme l'encadrement de la *Vie de saint Germain*, et la fait mieux saisir dans ses multiples détails. .

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par un décret approuvé par notre saint-père le pape Pie IX, le 12 mars de la présente année, et dont jusqu'ici le texte ne nous était pas parvenu, la S. congrégation de l'index a condamné les ouvrages suivants :

Interpretatio Doctorum Chorepiscopi Josephi David et reverendissimi Josephi Debs, auctoris libri cui titulus : Spiritus confutationis, per sacerdotem Aloysium Sabungi Syrum. — Beryli, 1874.

L'Universo, Lezioni popolari di filosofia enciclopedica e par-

*ticolaramente di astronomia e di antropologia, etc., date nelle principali città d'Italia, da Quirico FILOPANTI; — Bologna, nov. 1871-juglio 1874. — Fascicoli 10 in tre volumi in-8° piccolo. — (En français : *L'Univers, Leçons populaires de philosophie encyclopédique, et en particulier d'astronomie et d'anthropologie, etc., faites dans les principales villes d'Italie, par Cyr FILOPANTI; — Bologne, nov. 1871-juliet 1874, 10 fascicules en 3 volumes petit in-8°).**

Histoire politique des papes, par P. LANFREY; nouvelle édition, revue et corrigée, — Paris, 1873.

*Del Sangue purissimo e verginale della gran Madre di Dio Maria SS., operetta dommatico ascetica; — Napoli, 1863. — (En français : *Du Sang très-pur et virginal de la grande Mère de Dieu, la très-sainte Vierge Marie, opuscule dogmatico-ascétique; — Naples, 1863.*) — Déjà condamné par un décret du Saint-Office, du 13 janvier 1875 (Voir notre t. LI, p. 245). — L'auteur s'est soumis d'une manière louable, et a réprouvé son ouvrage.*

*Del Sangue sacratissimo di Maria, studii per ottenere la festività del medesimo; — Perugia, 1874. — (En français : *Du Sang très-pur de Marie, études pour en obtenir la fête; — Pérouse, 1874.*) — Déjà condamné, comme le précédent, par un décret du Saint-Office, du 13 janvier 1875 (Voir notre tome LI, p. 246). — L'auteur s'est soumis d'une manière louable, et a réprouvé son ouvrage.*

NÉCROLOGIE

—
M. L'ABBE MIGNE.

On lit dans la *Semaine religieuse de Paris* du 30 octobre dernier :

Mardi dernier, 26 octobre, a été inhumé à Montrouge M. l'abbé Migne (Jacques-Paul), fondateur des Ateliers catholiques. Ses obsèques ont été célébrées en l'église de Saint-Pierre, sa paroisse, avec une simplicité plus conforme à ses intentions et à ses habitudes qu'à l'importance et à la célébrité de sa mémoire.

S'il est écrit que nos œuvres nous suivent au tribunal de Dieu pour y plaider notre cause, quel bon accueil n'a pas dû être fait là-haut à cet infatigable ouvrier de Dieu ! Combien la religion et la

science ecclésiastique ne lui doivent-elles pas? Et qui pourra compter les exemplaires des ouvrages des pères grecs et latins, aussi bien que des meilleurs théologiens catholiques, semés dans le monde entier par cet homme vraiment supérieur.

Non-seulement M. Migne a travaillé toute sa vie pour la réalisation de son idée, mais il a souffert pour elle et de toutes les façons. Ni de la part des hommes ni de la part des éléments l'épreuve ne lui a été ménagée. Mais son cœur, comme celui de Job, est demeuré invincible, et il est mort dans l'espérance et dans la paix du Seigneur.

Espérons que la miséricorde divine lui aura tenu compte de ses grands travaux et de ses souffrances plus grandes encore, et, de notre côté, ne lui refusons pas l'assistance spirituelle à laquelle il a tant de droits.

DOUBLE ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'académie française a procédé, le jeudi 16 novembre courant, à l'élection de deux membres, en remplacement de MM. Guizot et de Rémusat, décédés.

28 membres seulement étaient présents. — Un seul tour de scrutin a eu lieu pour chaque fauteuil.

FAUTEUIL DE M. GUIZOT.

M. Dumas, secrét. perpétuel de l'académie des sciences.	25 voix.
M. Henri de Bornier	1
Bulletins blancs	2
	<hr/>
	28

FAUTEUIL DE M. DE RÉMUSAT.

M. Jules Simon	15 voix.
M. Henri de Bornier	11
Bulletins blancs	2
	<hr/>
	28

En conséquence, MM. Dumas et Jules Simon ont été proclamés membres de l'académie française.

in-12 de 186 pages, chez Tolra; — prix : 2 fr., et avec photographie : 2 fr. 50 c.

Mères (deux), par Mme COLOMB; ouvrage illustré de 133 gravures dessinées sur bois, par M. A. MARIE — 1 vol. in-8° de 294 pages, chez Hachette et Cie : — prix : 5 francs.

Nain Jaune (le). — Petit in-4° de 24 pages plus 5 gravures coloriées, chez Hachette et Cie; — prix : 2 fr.

Magasin des petits enfants.

Nostradamus (Monsieur), par Mlle Zénaïde FLEURIOT, ouvrage illustré de 36 gravures dessinées sur bois, par M. A. MARIE. — 1 vol. in-8° de 324 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 5 fr.

Passe-Temps (nos), par M. H. F. — In-8° de 20 pages plus six gravures coloriées, chez Hachette et Cie; — prix : 1 fr.

Magasin des petits enfants.

Plaisants (Deux mauvais). — In-8° de 16 pages plus 8 gravures coloriées, chez Hachette et Cie; — prix : 1 fr.

Magasin des petits enfants.

Plus tard, ou le jeune Chef de famille, par Mlle Zénaïde FLEURIOT; ouvrage illustré de 74 vignettes dessinées sur bois, par M. E. BAYARD. — 1 vol. in-12 de 300 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 2 fr. 25 c.

Prose (la) latine, comprenant quatre parties : 1° le mot latin; 2° la tournure latine; 3° la construction latine; 4° la période latine. Complément pratique de la grammaire, destiné aux élèves des classes supérieures à partir de la quatrième, par M. l'abbé L. RENIEZ, préfet des études au collège Saint-Bertin (Saint-Omer). — 1 vol. in-12 de VIII-224 pages, chez E. Belin; — prix cartonné : 3 fr. 25 c.

Raisons (des) de bénir la vie. — 1 vol. in-18 de x-348 pages, chez C. Douniol et Cie; — prix : 3 fr. 50 c.

Rome et Vendée, scènes, tableaux et récits, 1^{re} série, par M. J. CRÉTEINEAU-JOLY. — 1 vol. in-12 de 250 pages, chez Bray et Retaux, — prix : 2 fr. 50.

Route (fausse), souvenirs d'un poltron. — La première Faute, aveux d'un égoïste, par M. J. GIRARDIN; — ouvrage illustré de 65 gravures dessinées sur bois par MM. H. CASTELLI, Adrien MARIE et SAHIB. — 1 vol. in-8° de VIII-294 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 5 fr.

Somme (la) du catéchiste, cours de religion et d'histoire sacrée à l'usage des séminaires, collèges, institutions et catéchismes de persévérance, par M. l'abbé REGNAUD, vicaire à Saint-Eustache. — 2 volumes in-12 de XVIII-816 et XVIII-900 pages, chez V. Palmé; — prix : 4 fr. le vol.

Il y aura 4 volumes.

Tableau d'histoire contemporaine : rapprochement des circonstances qui ont précédé et suivi la chute de Charles X et de Louis Philippe I^{er}, avec notes historiques et réflexions, et rapprochement entre la chute de Louis-Philippe I^{er} et celle de Louis Napoléon III. — 15^e édition de la 1^{re} partie, et 6^e édition de la 2^e, par M. Alphonse LANGLOIS. — In plano à 4 colonnes; chez Hachette et Cie; — prix : 50 c. et 35 c. par cent, au profit des pauvres.

Vacances (les) d'un grand père, par Mme DE STOLZ; — ouvrage illustré de 40 vignettes sur bois, par M. DELAFOSSE. — 1 vol. in-12 de 288 pages, chez Hachette et Cie; — prix : 2 fr. 25.

Bibliothèque rose illustrée.

Vérité (la) sur les enfants trouvés, par M. le D^r BROCHARD, chevalier de la Légion d'honneur, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu de Nogent-le-Rotrou et de la direction des nourrices de la ville de Paris, lauréat de l'institut et de l'académie de médecine, etc., rédacteur en chef de « la Jeune mère, » avec une lettre de M. le comte Alfred DE LA GUÉRONNIÈRE. — 1 vol. in-12 de 406 pages, chez E. Plon et Cie; — prix : 3 fr. 50.

Vie du vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort, missionnaire apostolique, fondateur des prêtres missionnaires de la compagnie de Marie et de la congrégation des Filles de la Sagesse, par M. l'abbé PAUVERT, archiprêtre, curé de Saint-Jacques à Châtellerault, ancien supérieur du petit séminaire de Montmorillon, chevalier de la Légion-d'Honneur. — 1 vol. in-8° de xxvi-864 pages, chez Oudin frères, à Poitiers et à Paris; — prix : 6 fr.

Vote de la captivité et chemin de la croix à Jérusalem, suivi de l'ordinaire de la messe et des répres. — 1 vol. in-18 de 192 pages orné de 14 gravures représentant les stations dans leur état actuel, avec notices historiques, chez Briday, à Lyon, et chez Broussois, à Paris; — prix : 1 fr. 50, et franco par la poste : 1 fr. 75.

Le Propriétaire-Gérant,
J. DUPLESSY.

TABLES.

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

- Académie française : Discours de réception de M. E. Caro, 5, 93. — Réponse de M. Camille Rousset à M. Caro, 185. — Discours de réception de M. Mézières, 265, 349. — Réponse de M. Camille Rousset à M. Mézières, 433. — Séance annuelle (11 novembre 1875) 448. — Double élection, 505.
- Bulletin sommaire des principales publications du mois de juillet 1875, 94; — du mois d'août, 183; — du mois de septembre, 262; — du mois d'octobre, 346; — du mois de novembre, 430; — du mois de décembre, 514.
- Discours de réception (à l'académie française) de M. E. Caro, 5, 93; — de M. Mézières, 265, 349.
- Élection (double) à l'académie française, 505.
- Lafond (le comte), 475.
- Migne (l'abbé), 504.
- Nécrologie. — M. Henri Oudin, 86; — M. le comte Lafond, 475. — M. l'abbé Migne, 504.
- Oudin (M. Henri), 86.
- Ouvrages condamnés et défendus par la S. congrégation de l'index, 85, 503.
- Réponse de M. Camille Rousset au discours de réception de M. E. Caro, 185; — au discours de réception de M. Mézières, 433.
- Revue des recueils périodiques du 16 juin au 15 juillet 1875, 87; — du 16 juillet au 15 août, 179; — du 16 août au 15 septembre, 258; — du 16 septembre au 15 octobre, 341; — du 16 octobre au 15 novembre, 426; — du 16 novembre au 15 décembre, 507.
- Séance annuelle de l'académie française (11 novembre 1875), 448.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent AUX ENFANTS.

2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

- 3 Indique les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et AUX JEUNES PERSONNES.
 — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — les ouvrages qui conviennent AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
- *. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
- †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
- A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
- Y. — les livres absolument MAUVAIS.
- M. — les ouvrages MÉDIOGRES, même dans leur spécialité.
- R. Placée toujours après un chiffre, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec réserve.
- Y. Placée après un chiffre, cette lettre indique un livre dangereux pour le plus grand nombre de lecteurs de la classe spécifiée, et qui ne peut être lu que par quelques-uns, et pour des raisons exceptionnelles.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1—5 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 5, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

4. 5. R. Accord de l'Eglise et de l'Etat dans les temps présents, lettres à un catholique, par M. l'abbé J.-G. Jaugey, 498.
4. 5. Afrique (l') équatoriale : Okanda, Bangouins, Osyéba, Gabonais, Pahouins, Gallois, par M. le marquis de Compiègne, 359.
- 4 R. Amour maternel chez les animaux, par M. Ernest Menault, 405.
4. 5. R. Anglais (les) et l'Inde, nouvelles études, par M. E. de Valbezen, 204.
3. 4. Annam (l') et le Cambodge, voyages et notices historiques, par M. l'abbé C.-E. Bouillevaux, 406.
4. Après la journée, poésies, par M. Matabon, 448.
4. 5. R. A tous les francs-maçons du monde, lumière et vérité; — Ouvrage utile non-seulement aux francs-maçons, mais encore à tous ceux qui ne le sont pas, par M. l'abbé Level, 435.
- 3 R. 4. A travers les Etats-Unis, de l'Atlantique au Pacifique, par M. Louis Simonin, 45.
3. 4. Aventures (les) du capitaine Magon, ou une Exploration phénicienne mille ans avant l'ère chrétienne, par M. Léon Cahun, ouvrage illustré de 72 gravures dessinées sur bois, par M. P. Philippeaux, et accompagné d'une carte, 474.
4. 5. Au cœur de l'Afrique, 1868-1874, voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale, par le docteur Schweinfurth; ouvrage traduit sur les éditions anglaise et allemande, par Mme H. Loreau, 359.

B.

- Y. Barnabé, par M. Ferdinand *Fabrè*, 207.
4. Bâton (le) perdu, par M. Jean *Loyseau*, 446.
4. Berthe (la reine) au long pied, légende du vieux temps, par M. Camille d'*Arvor*, 448.
3. Bibliothèque catholique, 444.
4. Bibliothèque choisie du *Messenger de la semaine*, 243.
3. Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, 251, 324.
3 R. 4. Bibliothèque des merveilles, 405, 303.
3. Bibliothèque rose illustrée, 49, 220.
3. 4. Bibliothèque Saint-Germain, 464.
A. Bienfaits (les) de la révolution, par M. Félix *Lequien*, 47.
3. Bigarrette, par Mlle Zénaïde *Fleuriot*; vignettes sur bois, par M. A. *Marie*, 49.
2-4. Bonheur (le) d'un millionnaire, par M. Jean *Grange*, 257.
3. Brown (Tom), scènes de la vie de collège en Angleterre, ouvrage imité de l'anglais, par M. J. *Levoisin*, illustré de 69 gravures sur bois, par G. *Durand*, 474.

C.

- M. Caractères (des) des Français au XIX^e siècle, par M. de *Plasman*, 409.
4. Catacombes (les) de Rome, notes pour servir de complément aux cours d'archéologie chrétienne, avec dessins, par M. Henri de *L'Epinois*, 366.
6. †. Catéchisme complet, cours de théologie, ou Explication de la doctrine catholique en forme de catéchisme, par M. l'abbé d'*Arian de Lamothe*, 277.
4-6. Catéchisme politique à l'usage des Français, par *un Homme d'Etat*, 369.
*. Catéchisme sur la très-sainte Vierge, contenant la vie, les privilèges, les vertus et le culte de la bienheureuse Marie, mère de Dieu; suivi d'un petit catéchisme de saint Joseph, par un *Aumônier des petits-frères de Marie*, 20.
4. Ce que c'est que d'être libre! Aventures de Louis Rémond, par M. Louis *Desormes*, 280.
4. 5. Chanson (la) de Roland, texte critique, accompagné d'une traduction nouvelle et précédé d'une traduction historique, par M. Léon *Gautier*, 420.
4. Chariot (le) d'or, par M. Henri *Cauvain*, 279.
4. Chassez le naturel, par le P. J.-J. *Franco*; traduit de l'italien, par M. A. de *Berthonval*, 452.
4. Chrétiennes (deux) pendant la peste de 1720, d'après des documents originaux, par M. Charles de *Ribbe*, 210.

4. Cité (l'antique et royale) de Moret-sur-Loing (Seine-et-Marne), par M. l'abbé A. *Pougeois*, 110.
4. 5. R. Clé de l'Imitation de Jésus-Christ : Gerson et ses adversaires, par M. Jean *Darche*, 211.
4. Clovis et la fondation de la monarchie française, par M. F. *Renard*, 20.
4. Cœurdoulx, nouvelles, par M. Aymé *Cécyl*, 281.
3. Cœurs (trois) d'or, par M. Abel *George*, 21.
4. *. Collection saint-Michel, 248.
4. 5. Concile (le) du Puy, tenu en octobre 1873, simples notes, par M. le chanoine *Druon*, 374.
4. 5. Conférences de Notre-Dame de Paris, par le P. *Matignon*, 23.
5. Conférences sur les connaissances les plus utiles aux habitants des campagnes, par M. Th. *Homborg*, 453.
- Y. Congrégations (des) religieuses en Bavière et des ordinations qu'on doit y faire d'après la législation, par *Dureschmidt*, 86.
4. *. Contes angéliques, ou le Livre d'Ethel, par le R. P. *Faber*; traduit de l'anglais par le R. P. *Philpin de Rivières*, 29.
4. 5. Correspondance de *Lamartine*, publiée par Mme Valentine de *Lamartine*, 113.
4. Coucy (le sire de), ou la Commune de Laon, par M. F. de *Servan*, 216.
- Y. Cours abrégé de l'histoire de Venise jusqu'à nos jours, par M. l'abbé Joseph *Cappelletti*, 86.
4. 5. Cours de sens commun, ou Correspondance de famille sur les questions qui importent le plus à la société, aux familles et aux individus, par M. l'abbé P.-F. *Richaudeau*, 456.
4. *. Cuers (le comte Raymond de), capitaine de frégate et religieux du très-saint Sacrement, étude biographique et philosophique, par M. le docteur E. *Bertulus*, 282.

D.

- M. Dangers (les) du mariage et les dangers de la famille, par M. de *Montrouï*, 130.
- Y. Dante, le poète de la pensée, par la marquise Marianne *Waddington*, 85.
4. Dauphine (la) Marie-Josèphe de Saxe, mère de Louis XVI, par le P. Emile *Regnault*, 125.
4. Défauts (les) de la langue, imité de Dréxélius, par M. l'abbé *Belet*, 460.
4. Demi-Christianisme (du), ou Nécessité de choisir entre l'esprit de Jésus-Christ et l'esprit du monde, par M. l'abbé *Desgeorges*, 467.
4. Demoiselles (les) Du Ronçay, par M. Albéric *Second*, 418.
3. Dieu et ses dons, cours d'instructions religieuses offert à la jeunesse, par Mlle Thérèse Alphonse *Karr*, 463.
- A. Discours de notre très-saint père le pape Pie IX, adressés, dans le palais du Vatican, aux fidèles de Rome et du monde catholique,

depuis le commencement de sa captivité, recueillis et publiés pour la première fois par le R. P. D. Pasquale *de Franciscis*, 34.

4. Drame (un) dans un omnibus, suivi d'autres nouvelles, par M. Antonin *Rondelet*, 465.
3. 4. Drames (petits) vendéens, poèmes et sonnets, par M. Emile *Grimaud*, 431.
- A. Droit (le) des catholiques de se défendre, ou la Guerre d'après la morale chrétienne, par M. le chanoine J. *Torres-Asensio*, 37.
4. 5. Droit (le) en matière de sépulture, précédé d'une étude sur le matérialisme contemporain et les funérailles dans l'antiquité et chez les peuples modernes, par M. Léon *Roux*, 376.

■.

3. 4. Ecole (l') des jeunes dessinateurs, ou le Dessin rendu facile et amusant; ouvrage illustré de plus de 300 gravures, et destiné aux pensionnats et aux familles, par M. le docteur *Bergmann*, 382.
4. Eglise (l') de Saint-Pierre de Beaulieu (diocèse de Tulle) et son portail sculpté, notice descriptive, par M. l'abbé J.-A. *Poulbrière*, 307.
4. 5. Eglise (l') en présence des controverses actuelles et des besoins de notre siècle; traduit de l'anglais, 383.
- 3-5. Eléments (nouveaux) de littérature, à l'usage des collèges catholiques, des séminaires, pensionnats, communautés religieuses et maisons d'éducation, par MM. *Blanchard* et *Des Roches*, 285.
3. 4. Enéide (les quatre premiers livres de l'), traduction en vers, par M. *Gustave de Wailly*, 419.
- A. Ennemis (les) des curés, ce qu'ils sont, ce qu'ils disent, par Mgr *de Ségur*, 286.
5. 6. Erasme, étude sur sa vie et ses ouvrages, par M. *Gaston Pugère*, 418.
- 3-5. Erreurs et mensonges historiques, par M. Charles *Barthélémy*, 287.
- *. Esprit et morale universelle de la Bible, tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, écrit en italien, par M. l'abbé *Martini*, traduit en français par M. *de Neira*, réimprimé par les soins de M. Ph. *Valette*, 218.
- Y. Essais de psychologie et de logique; — Essai sur la nature; — Essai sur la philosophie de l'esprit, par la marquise *Marianne Waddington*. 85.
- M. Esther, ou notre Espérance, par M. Théodore *Abner*, 384.
4. Etablissements (les) pénitentiaires en France et aux colonies, par M. le vicomte *d'Haussonville*, 418.
4. 5. Etudes sur l'ancienne France, histoire, mœurs, institutions, d'après les documents conservés dans les dépôts d'archives, par M. Félix *Rocquain*, 298.
4. 5. Etude sur la franc-maçonnerie, par Mgr *l'évêque d'Orléans*, 435.

- †. *. Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes : catéchisme historique, catéchisme dogmatique, catéchisme pratique, par le P. G.-N. *Bougeant*; — nouvelle édition, entièrement conforme aux premières, et publiée par le P. A. *Carayon*, 40.
4. *. Exposition résumée de la doctrine chrétienne, par Mgr *de Conny*, 249.

F.

4. Fastes (les) de la marine française (marine militaire), par M. A.-S. *de Doncourt*, 304.
- R. 4. Fer (le), par M. Jules *Garnier*, 303.
- *. Fêtes (les) de la virginité, manuel spécial de la vierge chrétienne pour les solennités de Marie, par M. l'abbé *Gondrand*, 304.
3. Fille (la petite) aux grands-mères, par Mme *Guizot de Witt*, 220.
3. Fille (une jeune) chrétienne, ou le doux Secret de famille, par Mme J. J., 440.
3. Fille (la) de Carilès, par Mme *Colomb*, 448.
- A. Fille (la) du bandit, scènes et mœurs de l'Espagne contemporaine, par M. A. *de Lamothe*, 442.
- Y. Fin (sur la) prochaine du monde, par D. *Bernardin Negroni* (autrement dit P. *Barnaba*), 85.
3. *. Flore chrétienne, par M. l'abbé *Dhavernas*, 306.
- Y. France (la) sous Louis XV (1715-1774), par M. *Alphonse Jobez*, 42.
- Y. Froment jeune et Risler aîné, mœurs parisiennes, par M. *Alphonse Daudet*, 421.

G.

5. 6. Guide de l'art chrétien, études d'esthétique et d'iconographie, par M. le comte *Grimouard de Saint-Laurent*, 385.

H.

4. Henri IV, par M. *de Lescure*, 449.
3. 4. Histoire de la Grèce sous la domination romaine, par M. *Petit de Julleville*, 420.
4. Histoire de la littérature dramatique en France depuis ses origines jusqu'au *Cid*, par M. T. *Tivier*, 420.
- 4 R. Histoire de la littérature romaine, par M. *Paul Albert*, 449.
- A. Histoire de l'invasion des Etats pontificaux et du siège de Rome par l'armée italienne en septembre 1870, par M. le comte *de Beauffort*, 224.
4. 5 Histoire de saint Pierre, prince des apôtres et premier pape, par M. l'abbé *Janvier*, 226.
4. 5. Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, par M. *Fustel de Coulanges*, 420.
4. Histoire de Volnay depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. l'abbé *E. B****, 307.

4. 5. Histoire du droit criminel de la France depuis le xvi^e jusqu'au xvii^e siècle, comparé avec celui de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre, par M. *Du Boys*, 424.
3. Histoire d'un âne et de deux jeunes filles, par M. *Stahl*, 448.
4. Histoire du règne de Louis XIV, récits et tableaux, par M. *Casimir Gaillardin*, 47, 449.
4. 5. Histoire générale de Languedoc, avec des notes et des pièces justificatives, par dom Cl. *Devic* et dom J. *Vaissette*; nouvelle édition, publiée sous la direction de MM. *Edouard Dulaurier*, *Émile Mabillet*, *Édouard Barry*, et continuée jusqu'en 1790, par M. *Ernest Roschach*, 466.
- Y. Histoire politique des papes, par M. P. *Lanfrey*, 504.
- A. Histoire populaire de Pie IX (1792-1875), par M. *Grand*, ornée d'une photographie reproduisant le portrait du saint-père, œuvre de M. F. *Gaillard*, 50.
3. Histoire sainte (nouvelle) à l'usage du jeune âge, par M. C. *Combarieu*, 394.
- * Humilité (l') chrétienne, ou le Secret du bonheur, par un prêtre du diocèse de Nancy, 344.

H.

4. Idées (des) morales dans l'éloquence politique de Demosthène, par M. *Maurice Croiset*, 448.
4. Idoles (les), par Raoul de *Navery*, 451.
- Y. Immortalité (de l') de l'âme, par la marquise *Marianne Waddington*, 85.
4. Inconnu (un) célèbre, recherches historiques et critiques sur Raymond de Sebonde, par M. l'abbé *Reulet*, 54.
- †. Innocence et sainteté en la personne de Vincent Valet de Reganhac, élève du séminaire de Saint-Sulpice, par Mlle *Caroline Valet de Reganhac*, 393.
- Y. Interpretatio doctorum chorepiscopi Josephi David et reverendissimi Josephi Debs, auctoris libri cui titulus : Spiritus confutationis, per sacerdotem Aloysium *Sabungi*, Syrum, 503.
- . Inventions du saint amour, ou Exercices spirituels pour acquérir le divin amour de Jésus crucifié, par le R. P. *Louis-Th. de Jésus Agonisant*, 343.

J.

- Y. Jésuites (les) et la république de Venise, par M. l'abbé *Joseph Cappelletti*, 86.
- *. M. Jésus-Christ A et Ω, principe et fin des chrétiens dans les diverses positions sociales de leur existence, par M. l'abbé *Boucarut*, 54.
- *. Jésus-Christ dans l'eucharistic, 455.
4. *. Joseph (saint), étude historique sur son culte; premier office

en son honneur, publié avec variantes, notes et traduction sur des documents des xv^e et xvi^e siècles; recueil de prières tirées des anciennes liturgies, par M. l'abbé *Lucot*, 229.

3. Journal de la jeunesse, année 1875, 470.
4. Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce, notes intimes pouvant servir à l'histoire du second empire. Dresde, Athènes, — 1867-1868, par M. Henri *d'Ideville*, 314.
4. Journal d'un volontaire d'un an au 10^e de ligne, par M. René *Val-lery-Radot*, 418.

L.

3. *. Légendes (les saintes) de l'enfance, imitées de l'allemand, par M. H. *de Burœul*, illustrées par M. E. *Laville*, 156.
- †. Lejeune (le P.), sa vie, son œuvre, ses sermons, par M. l'abbé *G. Renour*, 159.
4. 6. Loi (la) absolue du devoir et la destinée humaine au point de vue de la science comparée, par M. J. *Rambosson*, 394.
4. 5. Louis (saint) et son temps, par M. H. *Wallon*, 231.

M.

4. Machiavel, par M. *Nourrisson*, 57.
4. Maintenon (Mme de), esquisse biographique et lettres choisies, par M. A. *Laurent*, 479.
4. *. Manuel général de l'œuvre des catéchismes et de l'éducation chrétienne, à l'usage des catéchistes, des parents et des maîtres, S. M. S. C. G., 316.
3. R. 4. Marie, par Mme *Valentine Benoit*, 484.
4. *. Maux (nos) et leurs remèdes, par M. l'abbé *de Cazulès*, 483.
3. *. Mélodies offertes aux maisons religieuses d'éducation, paroles de différents auteurs, musique de M. Th. Le Bault *de La Morinière*, 60.
3. Mères (les deux), par Mme *Colomb*, ouvrage illustré de 133 gravures dessinées sur bois, par M. A. *Marie*, 471.
3. 4. Métiers (les) infâmes, par M. A. *de Lamothe*, 61.
4. 5. Moines et sibylles dans l'antiquité judéo-grecque, par M. Ferdinand *Delaunay*, 421.
4. Mois (six) dans le Far-West. Voyages et aventures, par M. le baron *de Wogan*, 160.
- 4-6. Morale et progrès, par M. Francisque *Bouillier*, 239.
- Y. Morceaux choisis des grands écrivains du xvi^e siècle, par M. Auguste *Brachet*, 319.
4. Mots (trois) pour titre : Dieu, famille, amitié, par Mlle *Thérèse Alphonse-Harr*, 213.
4. 5. Mouvement (le) communal et municipal au moyen âge, essai sur l'origine, le développement et la chute des libertés publiques en

France, précédé d'une lettre à M, Fr. Le Play, par M. Edmond Demolins, 485.

4. *. Musica sacra, Revue du chant liturgique et de la musique religieuse, 404.

N.

A. Notice sur M. de Vidaud, 161.

Œ.

3. 4. Odelin (Paul), lieutenant de mobiles, tué à la manifestation de la place Vendôme, le 22 mars 1871. Vie et lettres, 62.
4. 5. Œuvres (les) d'art de la renaissance italienne au temple de Saint-Jean (Baptistère de Florence), par M. F. A. Gruyer, 66.
Y. Opposition (de l') entre les théologiens allemands et les facultés théologiques pendant ces vingt dernières années, par Friedrich, 86.
*. Oraison (l') mentale d'après sainte Thérèse, saint Liguori, saint François de Sales, Suarez, Rodriguez et autres maîtres spirituels, par le P. Petitalot, 68.
3. 4. Origines de la littérature française du IX^e au XVII^e siècle, par M. Gustave Merlet, 419.
3. 4. Orpheline, par Mme Bourdon, 161.

P.

- Y. Papauté (la) aux temps de l'empire de Constantin jusqu'à Justinien, et la papauté de notre temps, 85.
4. 5. Papauté (la) et la réforme, par M. Benoît Quinet, 245.
4. Part (la) à Dieu, histoire contemporaine, par M. Laborgne, 163.
*. Passage (le) de l'âme revenant au joug sacré de Jésus-Christ, traduit du latin de P.-L. de Besombes de Saint-Geniès, par M. l'abbé A.-B. Pergot, 164.
3 R. 4. Patira, par Raoul de Navery, 247.
4. Pèlerinage (mon) aux lieux saints, par M. l'abbé L.-F. Garnier, 68.
4. Pèlerinage en Terre-Sainte, journal de la Caravane partie de Marseille le 28 août et dissoute à Beyrouth le 20 octobre 1869, par M. l'abbé Daspres, 490.
3. Percheron fils, par M. Charles Dubois, 251.
4. 5. Philon d'Alexandrie, par M. Ferdinand Delaunay, 421.
3. Plus tard, ou le jeune Chef de famille, par Mlle Zénaïde Fleuriot, illustré de 74 vignettes sur bois, par M. E. Bayard, 471.
4. Pôle (le) et l'équateur, études sur les dernières explorations du globe, par M. Lucien Dubois, 251.
4. Précurseurs (les) de la révolution, par M. Eugène Loudun, 420.
Y. Prières (mes), par le chanoine Pierre Bignami, 86.
3. 4. Principes de composition et de style, par M. Deltour, 449.
*. Promesses du cœur de Jésus à tous ceux qui voudront l'aimer, extraites de la vie et des œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie, par M. l'abbé A.-J. Rayneau, 403.

Q.

4. *. Questions (les) de vie et de mort, par le P. A. *Lefebvre*, 467.

R.

4. 5. Réforme (de la) du travail manufacturier par l'établissement des usines à la campagne, études sur l'organisation et la population ouvrières des manufactures rurales, par M. J.-M. *Chausse*, 494.
- A. Restez au village, par M. *Eginhard*, 72.
4. Retour (du) aux vieilles études, par un père de famille, 320.
4. Richelieu et le siège de La Rochelle, par M. F. *Nettement*, 20.
3. Route (fausse), souvenirs d'un poltron; la première Faute, aveux d'un égoïste, par M. J. *Girardin*, ouvrage illustré de 65 gravures dessinées sur bois, par MM. B. *Castelli*, *Marie* et *Sahib*, 474.

S.

- *. Salut (le) de la France par l'union catholique, 496.
4. *. Sanctuaires (les) les plus célèbres de la sainte Vierge en France, par M. J.-M. *de Gaulle*, 323.
- Y. Sang (du) très-pur de Marie, études pour en obtenir la fête, 504.
- Y. Sang (du) très-pur et virginal de la grande Mère de Dieu, la très-sainte Vierge Marie, opuscule dogmatico-ascétique, 504.
- †. Seminario (de) clericorum disquisitio historico-canonica, auctore Bonaventura Theodoro *Pouan*, 73.
4. Soirées (les) de la villa des Jasmins, par Mme la marquise de *Bloqueville*, 498.
4. Son (le), notions d'acoustique physique et musicale, par M. Amédée *Guillemin*, 405.
3. Souvenirs d'une glaneuse, par Mlle *Marie O'Kennedy*, 324.

T.

4. Théâtre complet d'Euripide, traduction en prose, par M. *Pesson-neaux*, 449.
3. Théâtre (le) des jeunes chrétiennes, par l'auteur du Théâtre en famille, 324.
- †. Theologia universalis, auctore R. P. *Hilario*, 406.
3. Toute-Petite (la), par M. J. *Girardin*, ouvrage illustré de 428 gravures dessinées sur bois, par M. E. *Bayard*, 470.
- 4-6 Tradition (la) catholique sur l'infaillibilité pontificale, ou la Définition du concile du Vatican devant l'Écriture, les pères et l'histoire, par Mgr *l'archevêque de Bourges*, 407.
- Y. Traité de morale humaine débarrassée de tout dogme et de tout préjugé, 85.

U.

Y. Univers (l'), leçons populaires de philosophie encyclopédique, et en particulier d'astronomie et d'anthropologie, etc., faites dans les principales villes d'Italie, par Cyr *Filopanti*, 503.

V.

4. Vatandono, ou les premiers Chrétiens au Japon, par Mme d'Arvor, 468.
- Y. Vie (la) de feu, par Mme Anaïs *Ségalas*, 255.
3. *. Vie de Jésus-Christ racontée à la jeunesse, par Mlle Zoé de La *Ponneraye*, avec une préface de M. *Poujoulat*, 78.
- *. Vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Mme Acarie, fondatrice des carmélites réformées de France et religieuse de leur ordre les quatre dernières années de sa vie, par M. J.-B.-A. *Boucher*; nouvelle édition, par le P. Marcel *Bouix*, 470.
- *. Vie de la révérende mère Marie de l'Incarnation, ursuline (née Marie Guvad), première supérieure du monastère des ursulines de Québec, par M. l'abbé P.-F. *Richaudeau*, 79.
4. *. Vie de la Vierge Marie, écrite au XVI^e siècle, par le père abbé Dom *Silvano Razzi*, camaldule, et traduite de l'italien, avec une notice biographique et des notes, par M. Ernest *Razy*, 254.
4. *. Vie de saint François de Sales, par M. F. *Perennès*, 474.
4. *. Vie de saint Germain d'Auxerre, par le prêtre *Constance*, traduction du latin, avec une étude sur le prêtre Constance et une introduction historique, par le P. *Gouilloud*, 504.
4. *. Vie de saint Honorat, fondateur de Lérins et évêque d'Arles : Origines chrétiennes de Provence, par M. l'abbé Louis *Pier-rugues*, 326.
- *. Vie de saint Léonard de Port-Maurice, missionnaire apostolique de l'ordre des frères mineurs récollets, par M. le chanoine *Labis*, 82.
4. 5. Vie d'un patricien de Venise au XVI^e siècle, par M. Charles *Yriarte*, 420.
4. *. Vie (la) et les œuvres de M. Jean-Marie Robert de La Mennais, prêtre, fondateur de l'institut des frères de l'instruction chrétienne (1780-1860), d'après sa correspondance et autres documents en majeure partie inédits, par M. S. *Ropartz*, 334.
- *. Vie intérieure du frère Marie-Raphaël (H. Meysson), diacre de l'ordre des frères prêcheurs de la province d'Occitanie de l'Immaculée-Conception, d'après ses notes et ses écrits, par le R. P. F. *Pie Bernard*, 335.
2. Ville et village. — Le Bonheur d'un millionnaire, par M. Jean *Grange*, 256.
4. 5. R. Voltaire et la société française au XVIII^e siècle, par M. Gustave *Desnoiresterres*, 449.
4. 5. Voyage (mon) au pays des chimères, par M. Antonin *Rondelet*, 413.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A.

- Abner* (Théodore) : Esther, ou notre Espérance, 384.
Albert (Paul) : Histoire de la littérature romaine, 149.
Arvor (M^{me} d') : la reine Berthe au long pied, 448. — Vatandono, ou les premiers Chrétiens au Japon, 168.

B.

- Barnaba* (P.), Voir NEGRONI.
Barzoul (H. de) : les saintes Légendes de l'enfance, 456.
Barry (Edouard) : Histoire générale de Languedoc, par dom Cl. Devic et dom J. Vaissette (nouvelle édition), 466.

Barthélemy (Charles) : Erreurs et mensonges historiques, 287.

Bayard (Emile) : Plus tard, ou le jeune Chef de famille, par Mlle Zénaïde Fleuriot (grav.), 474. — La Toute-Peute par M. J. Girardin (grav.), 470.

Beauffort (le comte de) : Histoire de l'invasion des États pontificaux et du siège de Rome par l'armée italienne, en septembre 1670, 234.

Belet (l'abbé) : les Défauts de la langue, imité de Dréxélius, 460.

Benoît (M^{me} Valentine) : Marie, 481.

Bergmann (le docteur) : l'École des jeunes dessinateurs, 382.

Berthonval (A. de) : Chassez le naturel, par le P. J.-J. Franco (trad.), 452.

Bertulus (le docteur E.) : le comte Raymond de Cuers, capitaine de frégate et religieux du très-saint Sacrement, 282.

Bignami (le chanoine Pierre) : mes Prières, 86.

Blunchard : nouveaux Eléments de littérature à l'usage des collèges catholiques, des séminaires, etc., 285.

Blocqueville (la marquise de) : les Soirées de la villa des Jasmins, 498.

Boucarut (l'abbé) : Jésus-Christ A et Ω, principe et fin des chrétiens dans les diverses positions de leur existence, 54.

Boucher (J.-B.-A.) : Vie de la bienheu-

reuse Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Mine Acarie, 170.

Bougeant (le P. G.-H.) : Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, 40.

Bouillenaux (l'abbé C.-E.) : l'Annam et le Cambodge, 106.

Bouillier (Francisque) : Morale et progrès, 239.

Bouix (le P. Marcel) : Vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, dite dans le monde Mme Acarie, par J.-B.-A. Boucher (nouv. édit.), 170.

Bourdon (M^{me}) : Orpheline, 161.

Brachet (Auguste) : Morceaux choisis des grands écrivains du XVI^e siècle, 349.

C.

Cahun (Léon) : les Aventures du capitaine Magon, 474.

Cappellelli (l'abbé Joseph) : Cours abrégé de l'histoire de Venise jusqu'à nos jours, pour l'instruction du peuple, 86; — les Jésuites et la république de Venise, ibid.

Carayon (le P. A.) : Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, par le P. G.-H. Bougeant, 40.

Castelli (B.) : fausse Route; la première Faute, par M. J. Girardin (grav.), 474.

Cauvain (Henri) : le Chariot d'or, 279.

Cuzatès (l'abbé de) : nos Maux et leurs remèdes, 483.

Cécyl (Aymé) : Cœurdoûlx, nouvelle, 281.

Chausse (J.-M.) : de la Réforme du travail manufacturier par l'établissement des usines à la campagne, 491.

Colomb (Maie) : la Fille de Carilès, 448. — Les deux Mères, 471.

Combarieu (C.) : nouvelle Histoire sainte à l'usage du jeune âge, 391.

Comprègne (le marquis de) : l'Afrique équatoriale, 359.

Condrand (l'abbé) : les Fêtes de la virginité, 304.

Conny (Mgr de) : Exposition résumée de la doctrine chrétienne, 249.

- Constance* (le prêtre) : Vie de saint Germain d'Auxerre, 504.
Coulanges (Fustel de) : Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, 420.
Croiset (Maurice) : des Idées morales dans l'éloquence politique de Démosthène, 418.

D.

- Darche* (Jean) : Clé de l'imitation de Jésus-Christ : Gerson et ses adversaires, 244.
Daspres (l'abbé) : Pèlerinage en Terre-Sainte, 490.
Daudet (Alphonse) : Fromont jeune et Risler aîné, mœurs parisiennes, 424.
Deluunay (Ferdinand) : Moines et sibylles dans l'antiquité judéo-grecque, 421. — Philon d'Alexandrie, *ibid.*
Deltour : Principes de composition et de style, 449.
Demolins (Edouard) : le Mouvement communal et municipal au moyen âge, 485.
Desgeorge (l'abbé) : du Demi-Christianisme, 461.
Desnoïresternes (Gustave) : Voltaire et la société française au XVIII^e siècle, 419.
Desormes (Louis) : Ce que c'est que d'être libre, aventures de Louis Rémond, 280.
Des Roches : nouveaux Eléments de littérature à l'usage des collèges catholiques, des séminaires, etc., 285.
Devic (dom Cl.) : Histoire générale de Languedoc, 466.
Dhavernas (l'abbé) : Flore chrétienne, 306.
Doncourt (A.-S. de) : les Fastes de la marine française (marine militaire), 304.
Druon (le chanoine) : le Concile du Puy, tenu en octobre 1873, simples notes, 374.
Dubois (Charles) : Percheron fils, 251.
Dubois (Lucien) : le Pôle et l'équateur, études sur les dernières explorations du globe, 251.
Du Boys (Albert) : Histoire du droit criminel de la France, depuis le XVI^e jusqu'au XVII^e siècle, comparé avec celui de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Angleterre, 424.
Dulaurier (Edouard) : Histoire générale de Languedoc, par dom Cl. Devic

- et dom J. Vaissette nouvelle édit., 466.
Dupanloup (Mgr) : Etude sur la franc-maçonnerie, 435.
Durand (G.) : Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre, ouvrage imité de l'anglais, par M. J. Levoisin (grav.), 474.
Durschmidt : des Congrégations religieuses en Bavière et des ordinations qu'on doit y faire d'après la législation, 86.

E.

- Eginhard* : Restez au village, 72.

F.

- Faber* (le R. P.) : Contes angéliques, ou le Livre d'Ethel, 29.
Fabre (Ferdinand) : Barnabé, 207.
Feugère (Gaston) : Erasme, étude sur sa vie et ses ouvrages, 418.
Filopanti (Cyr) : l'Univers, leçons populaires de philosophie encyclopédique, etc., 503.
Fleuriot (M^{lle} Zénaïde) : Plus tard, ou le jeune Chef de famille, 474. — Bigarrette, 49.
Franciscis (le R. P. Pasquale de) : Discours de notre très-saint père le pape Pie IX, 34.
Franco (le P. J.-J.) : Chassez le naturel, 452.
Friedrich : de l'Opposition entre les théologiens allemands et les facultés théologiques, pendant ces vingt dernières années, 86.
Fustel de Coulanges, Voir COULANGES.

G.

- Gaillard* (F.) : Histoire populaire de Pie IX (1792-1875), par M. Grand (photog.), 50
Gaillardin (Casimir) : Histoire du règne de Louis XIV, 47, 419.
Garnier (l'abbé L.-F.) : mon Pèlerinage aux lieux saints, 68
Garnier (Jules) : le Fer, 303.
Gaulle (J.-M. de) : les Sanctuaires les plus célèbres de la sainte Vierge en France, 323.
Gautier (Léon) : la Chanson de Roland, 420.
George (Abel) : trois Cœurs d'or, 21.
Girardin (J.) : Fausse Route ; — la première Faute, 474. — La Toute-Petite, 470.

- Gouilloud* (le P.) : Vie de saint Germain d'Auxerre, par le prêtre Constance (trad.), 504.
- Grand* : Histoire populaire de Pic IX (1792-1875), 50.
- Grange* (Jean) : le Bonheur d'un millionnaire, 250; — Ville et village, *ibid.*
- Grimaud* (Emile) : petits Drames vendéens, poèmes et sonnets, 431.
- Grimouard de Saint-Laurent*, Voir SAINT-LAURENT.
- Gruyer* (F.-A.) : les Œuvres d'art de la renaissance italienne au temple de Saint-Jean (baptistère de Florence), 66.
- Guillemin* (Amédée) : le Son, notions d'acoustique physique et musicale, 405.

H.

- Haussonville* (le vicomte d') : les Etablissements pénitentiaires en France et aux colonies, 418.
- Hilaire* (le P.) : Theologia universalis, 406.
- Homborg* (Th.) : Conférences sur les connaissances les plus utiles aux habitants des campagnes, 453.

I.

- Ideville* (Henri d') : Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce, notes intimes pouvant servir à l'histoire du second empire : Dresde, Athènes, 344.

J.

- Janvier* (l'abbé) : Histoire de saint Pierre, prince des apôtres et premier pape, 226.
- Jaugey* (l'abbé J.-G.) : Accord de l'Eglise et de l'Etat dans les temps présents, 498.
- Jésus-Agonisant* (le R. P. Louis-Th. de) : Inventions du saint amour, 343.
- Jobex* (Alphonse) : la France sous Louis XV (1715-1774), 42.
- Julleville* (Petit de) : Histoire de la Grèce sous la domination romaine, 420.

K.

- Karr* (Mlle Thérèse-Alphonse) : Dieu et ses dons, 463. — Trois Mots pour titre : Dieu, famille, amitié, 243.

L.

- Labis* (le chanoine) : Vie de saint Léonard de Port-Maurice, 82.
- Laborgne* (l'abbé) : la Part à Dieu, histoire contemporaine, 463.
- Lamartine* (Mme Valentine de) : Correspondance de Lamartine, 443.
- La Morinière* (Th. Le Bault de) : Mémoires offertes aux maisons religieuses d'éducation (musique,) 60.
- Lamothe* (l'abbé d'Arlan de) : Catéchisme complet, cours de théologie, ou Explication de la doctrine catholique en forme de catéchisme, 277.
- Lamothe* (A. de) : la Fille du bandit, scènes et mœurs de l'Espagne contemporaine, 442. — Les Métiers infâmes, 61.
- Lansrey* (P.) : Histoire politique des papes, 504.
- La Ponneraye* (Mlle Zoé de) : Vie de Jésus-Christ racontée à la jeunesse, 78.
- La Tour d'Auvergne* (Mgr de) : la Tradition catholique sur l'infaillibilité pontificale, 407.
- Laurent* (A.) : Mme de Maintenon, esquisse biographique et lettres choisies, 479.
- Laville* (E.) : les saintes Légendes de l'enfance, imitées de l'allemand, par M. H. de Barceul (illustr.), 456.
- Lebault de La Morinière*, Voir LA MORINIÈRE.
- Lefebvre* (le R. P. A.) : les Questions de vie et de mort, 467.
- L'Epinois* (Henri de) : les Catacombes de Rome, notes pour servir de complément aux cours d'archéologie chrétienne, 366
- Lequien* (Félix) : les Bienfaits de la révolution, 47.
- Lescure* (de) : Henri IV, 449.
- Level* (l'abbé) : A tous les francs-maçons du monde, lumière et vérité, 435.
- Levoisin* (J.) : Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre, ouvrage imité de l'anglais, 474.
- Loyseau* (Jean) : le Bâton perdu, 446.
- Loreau* (Mme H.) : Au cœur de l'Afrique, 1868-1874, voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale, par le docteur Schweinfurth (trad.) 359.
- Loudun* (Eugène) : les Précurseurs de la révolution, 420.
- Lucot* (l'abbé) : saint Joseph, étude historique sur son culte, etc., 229.

NE.

- Nabille* (Emile) : Histoire générale de Languedoc, par dom Cl. Devic et dom J. Vaissette (nouvelle édition), 466.
Maintenon (Mme de) : Lettres choisies, 479.
Marie (A.) : Bigarrette, par Mlle Zénaïde Fleuriot (illustr.), 49. Les deux Mères, par Mme Colomb (grav.), 474. — Fausse Route ; la première Fautc, par M. J. Girardin (grav.), 474.
Martini (l'abbé) : Esprit et morale universelle de la Bible, 248.
Matabon : Après la journée, poésies, 418.
Matignon (le P.) : Conférences de Notre-Dame de Paris ; avent 1871-1875, 23.
Menault (Ernest) : Amour maternel chez les animaux, 405.
Merlet (Gustave) : Origines de la littérature française du IX^e au XVII^e siècle, 449.
Montrouï (de) : les Dangers du mariage et les dangers de la famille, 430.

N.

- Navery* (Raoul de) : les Idoles, 151. — Patira, 247.
Negróni (D. Bernardin) : Sur la fin prochaine du monde, 85.
Neira (de) : Esprit et morale universelle de la Bible, écrit en italien par l'abbé Martini (trad.), 248.
Nettement (F.) : Richelieu et le siège de La Rochelle, 20.
Nourrisson : Machiavel, 57.

O.

- O'Kennedy* : Souvenirs d'une glaneuse, 324.

P.

- Pérennés* (F.) : Vie de saint François de Sales, 474.
Pergot (l'abbé A.-B.) : le Passage de l'âme revenant au joug sacré de Jésus-Christ, par P.-L. de Besombes de Saint-Geniès (trad.), 464.
Pessonceaux : Théâtre complet d'Euripide (trad.), 449.
Pétitalot (le P.) : l'Oraison mentale d'après sainte Thérèse, saint Liguori, etc., 68.

- Philippoteaux* (P.) : les Aventures du capitaine Magon, par M. Léon Cahun (grav.), 474.
Philpin de Rivières, Voir RIVIÈRES.
Pie Bernard (le R. P. F.) : Vie intéressante du frère Marie-Raphaël (H. Meysson), 335.
Pierrugues (l'abbé Louis) : Vie de saint Honorat, fondateur de Lérins et évêque d'Arles, 326.
Plasman (de) : des Caractères des Français au XIX^e siècle, 109.
Pouan (l'abbé Bonaventure - Théodore) : de Seminario clericorum disquisitio historico-canonica, 73.
Pougeois (l'abbé A.) : l'antique et royale cité de Moret-sur-Loing, 440.
Poujoulat : Vie de Jésus-Christ racontée à la jeunesse, par Mlle Zoé de la Ponneraye (préface), 78.
Poulbrière (l'abbé J.-B.) : l'Eglise de Saint-Pierre de Beaulieu (diocèse de Tulle), et son portail sculpté, 307.

Q.

- Quinet* (Benoît) : la Papauté et la réforme, 245.

R.

- Rambosson* (J.) : la Loi absolue du devoir et la destinée humaine au point de vue de la science comparée, 394.
Rayneau (l'abbé A.-J.) : Promesses du cœur de Jésus à tous ceux qui voudront l'aimer, extraites de la vie et des œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie, 403.
Razzi (le P. abbé dom Silvano) : Vie de la Vierge Marie, 254.
Razy (Ernest) : Vie de la Vierge Marie, écrite au XVI^e siècle, par le père abbé dom Silvano Razzi (trad.), 254.
Reganhac (Mlle Caroline Valet de) : Innocence et sainteté en la personne de Vincent Valet de Reganhac, 393.
Regnault (le P. Emile) : la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe, mère de Louis XVI, 425.
Renard (F.) : Clovis et la fondation de la monarchie française, 20.
Renoux (l'abbé G.) : le P. Lojeune, sa vie, son œuvre, ses sermons, 459.
Reulet (l'abbé) : un Inconnu célèbre, recherches historiques et critiques sur Raymond de Sebonde, 54.

Ribbe (Charles de) : deux Chrétiennes pendant la peste de 1720, 210.
Richaudeau (l'abbé P.-F.) : Cours de sens commun, 456.— Vie de la révérende mère Marie de l'Incarnation, ursuline (née Marie Guyard), 79.
Rivières (le P. Philpin de) : Contes angéliques, ou le Livre d'Éthel, par le R. P. Faber (trad.), 29.
Rocquain (Félix) : Etudes sur l'ancienne France, 298.
Rondelet (Antonin) : un Drame dans un omnibus, 465. — Mon Voyage au pays des chimères, 443.
Ropartz (S.) : la Vie et les œuvres de M. Jean-Marie Robert de La Menais, 334.
Roschach (Ernest) : Histoire générale de Languedoc, par dom Cl. Devic et dom J. Vaissette (continuation jusqu'en 1790), 466.
Roux (Léon) : le Droit en matière de sépulture, précédé d'une étude sur le matérialisme contemporain et les funérailles dans l'antiquité et chez les peuples modernes, 376.

S.

Sahib : Fausse route : la première Faute, par M. J. Girardin (grav.) ; 471.
Saint-Geniès (P.-L. de Besombes de) : le Passage de l'âme revenant au joug sacré de Jésus-Christ, 164.
Saint-Laurent (le comte Grimouard de) : Guide de l'art chrétien, 385.
Schweinfurth (le docteur) : Au cœur de l'Afrique, 1868-1874, voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale, 359.
Second (Albéric) : les demoiselles Du Roncay, 448.
Ségalas (Mme Anaïs) : la Vie de feu, 255.
Séjur (Mgr de) : les Ennemis des curés, ce qu'ils sont, ce qu'ils disent, 286.
Servan (F. de) : le sire de Coucy, ou la Commune de Laon, 246.
Simonin (Louis) : A travers les Etats-Unis, de l'Atlantique au Pacifique, 45.

Stahil : Histoire d'un âne et de deux jeunes filles, 448.

T.

Tivier (H.) : Histoire de la littérature dramatique en France depuis ses origines jusqu'au *Cid*, 420.
Torres-Asensio (le chanoine J) : le Droit des catholiques de se défendre, 37.
Turgotti (Aurélien) : Traité de morale humaine débarrassée de tout dogme et de tout préjugé, 86.

V.

Vaissette (dom J.) : Histoire générale de Languedoc, 466.
Valbezen (E. de) : les Anglais et l'Inde, nouvelles études, 204.
Valette (Ph) : Esprit et morale universelle de la Bible, écrit en italien par M. l'abbé Martini (réimpr.), 248.
Vallery-Radot (René) : Journal d'un volontaire d'un an, 448.

W.

Wadington (la marquise Marianne) : Essais de psychologie et de logique ; — Essai sur la nature ; — Dante le poète de la pensée ; — Essai sur la philosophie de l'esprit ; — De l'immoralité de l'âme, 85.
Wailly (Gustave de) : les quatre premiers Livres de l'Enéide (trad.), 449.
Wallon (H.) : saint Louis et son temps, 234.
Witt (Mme Guizot de) : la petite Fille aux grands-mères, 220.
Wogan (le baron de) : six Mois dans le Far-West, voyages et aventures, 460.

Y.

Yriarte (Charles) : Vie d'un patri-cien de Venise au xvi^e siècle, 420.